



ALADIN

OU

LA LAMPE MERVEILLEUSE

FÉRIE NOUVELLE EN QUATRE ACTES, EN VINGT TABLEAUX

PAR

MM. ADOLPHE D'ENNERY ET HECTOR CREMIEUX

MUSIQUE DE M. DEBROOT. — BILLETS DE M. MONOD. — DÉCORS DE MM. DESPESCHIN, CANDON, DARAN, POISSON, BORECCHI, FAIMONT, PELATTE, ZARA ET LALOUE. — COSTUMES DÉSIGNÉS PAR M. ALBERT, EXÉCUTÉS PAR MM. FÉLIX ET PHILIPPE. — MACHINES DE M. RIOTTON.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, À PARIS, SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DU CHÂTELET, LE 3 OCTOBRE 1863.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BABA.....
LE SCHAH.....
ALADIN.....
BOU-SCHAHBA.....
SCHAHBA-BOU.....
MESSOUR.....
UN MARCHAND DE DATTES.....
LE CADM.....
LE MUPHTI.....
UN EUNUQUE.....
UN SERVITEUR.....
UN DROGUISTE.....
UN EUNUQUE.....
GRUDINDOIE.....
NÉREA.....
BAHROU-BOUDOUR.....
RAMAZAN.....

MM. COLEUX.....
CHARLES POTIER.....
ROUËR.....
TACOVA.....
TODER.....
DUPARD.....
TARD.....
NOËL.....
MAR DUROUX.....
LOUIS DEPT.....
COCHET.....
DARGOY.....
LAMBON.....
M^{lle} TAITIN.....
ECLAIR.....
THÉRIC.....
CORALY.....

PREMIÈRE FÉE.....
DEUXIÈME FÉE.....
TROISIÈME FÉE.....
QUATRIÈME FÉE.....
CINQUIÈME FÉE.....
SIXIÈME FÉE.....
PREMIER CYGNE.....
DEUXIÈME CYGNE.....
TROISIÈME CYGNE.....
QUATRIÈME CYGNE.....
UN NEOPHYTE.....
PREMIÈRE FEMME.....
DEUXIÈME FEMME.....
UNE FEMME DU PEUPLE.....
SERRIERS, DARES DE LA CÔTE, HANTANTS D'ANDORA, GÉNIES,
ESPRITS, ENCLAVES, ENTHÈQUES, GARDIENS, DIVINS.

M^{lle} ÉLISA.....
CARPENTIER.....
JULIA.....
GARDIEN.....
YAGH.....
MARIE.....
CLARENCE.....
JULIA.....
PERDUE.....
HERMINE.....
ROSE.....
LOUISE.....
HERMINE.....
CARAND.....

— Tous droits réservés —

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU

Le laboratoire d'enchantement du grand vieir Bou-Schaiba.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOU-SCHAHBA, RAMAZAN.

BOU-SCHAHBA, après d'un soupir allongé, sur lequel il jette des pierres.
Souffle, Souffle, Ramazan.

RAMAZAN, prend à un gros soufflet.

Mais je ne fais qu'un soufflet. J'ai tant soufflé que j'en suis essouffé.

BOU-SCHAHBA.

Continue... ça ne me fatigue pas !

RAMAZAN.

Allons, tant mieux ! (Bou-Schaiba jette une pierre sur le soufflet ; une femme verte s'en échappe.)



BOU-SCHAÏBA.
Courage !... la flamme est déjà verte... si elle devient bleue nous sommes au bout de nos primes.

RAHMAN.
Ah ! maître, je donnerais bien quelque chose pour voir votre expérience passer au bleu.

BOU-SCHAÏBA.
Attends, je vais l'essayer... (il s'écroule de fureur et tous les deux par terre.) Puissances fées, je vous conjure de quitter votre royaume sûr et d'apparaître devant moi sans retard.

RAHMAN, essouffé.
C'est drôle comme cela va...
BOU-SCHAÏBA.
Je vous conjure... je vous conjure... je vous conjure. (Chaque fois qu'il se tait en conjuration, il jette de la poudre sur le fourneau. La première fois son flamme verte s'est éteinte, la deuxième fois son flamme bleue, à la troisième fois le fourneau s'allume. Rahma saute en l'air et disparaît, un instant apparaît sur le fourneau.)

LA VOIX DE RAHMAN.
Au secours ! au secours !
BOU-SCHAÏBA.
Palnras ! voilà le troisième souffleur que j'ai.

SCÈNE II.

BOU-SCHAÏBA, UN LUTIN.

LE LUTIN, vient.
Ah ! ah ! ah !
BOU-SCHAÏBA, se réveille.
Par Mahomet ! qu'ai-je vu ? Qui es-tu ?
LE LUTIN, chantant et descendant du fourneau en dansant.
Qui je suis ?

Air : *Poète des Rhapsodes.*

Je suis le fin
Lutin,
Qui du soir au matin,
Sur un air malin,
Chante un refrain
Tapin.
Le refrain solennel,
Qui dit à tout mortel,
Que rien n'est éternel.
Je suis cet esprit folâtre
Qui se cache au fond de l'âtre !
Regardant
Et s'élevant
En me gratifiant ;
Ce qui excite et de sottises,
Les vices plus ou moins grises,
De tous cost
Que chez eux
L'an croit sérieux !
Je suis le fin
Lutin, etc.

J'étais dans ce foyer tout à l'heure, et ce que tu prenais pour les pétilllements du charbon n'était que les éclats de mon rire.

BOU-SCHAÏBA.
Tu as le rire étincelant. Et de quel riais-tu si fort ?
LE LUTIN.

De ta peine et de ton ardeur à conjurer les fées. Rien ne m'amuse comme de contre-carrer les ambitions et les travaux des humains.

BOU-SCHAÏBA.
C'est donc toi qui...
LE LUTIN.
C'est moi qui ai fait sauter en l'air ta cuisine magique au moment où j'ai vu que tu allais réussir.

BOU-SCHAÏBA.
J'allais réussir !... et tu as osé... mais petit scélérat, tu ne sais donc pas de quelle importance était la réussite de ce travail ! ne sais-tu pas que depuis quatre ans mon fils aîné est mort...
LE LUTIN.

Tu dis ?
BOU-SCHAÏBA.
Je dis : mon fils aîné est mort ; je l'appelle mon aîné, en attendant les autres.

LE LUTIN.
Puisque tu n'as que celui-ci, c'est ton fils unique,
BOU-SCHAÏBA.
Soit ! ne sais-tu pas que depuis que mon fils unique est mort ?
LE LUTIN.
Je sais tout cela. Tu n'es pas un sorcier ordinaire, tu es

le grand vizir Bou-Schaïba. Je connais ton ambition... Ton puissant maître le Schah du royaume d'Angora n'a pas d'héritiers mâles, et tel te dis que peut-être un jour ton fils Schah-Bou pourrait l'être.

BOU-SCHAÏBA.
Chut !... si Ton l'entendait...
LE LUTIN.
Calme-toi et écoute... Tu veux élever les génies supérieurs afin de placer ton fils sous leur protection.

BOU-SCHAÏBA.
C'est vrai...
LE LUTIN.
Eh bien, je suis le fillet des fées... elles ne me refusent rien, je puis te les esmer...
BOU-SCHAÏBA.

Tu ferais cela ?
LE LUTIN.
Quand veux-tu les voir ?
BOU-SCHAÏBA.

Quand ? mais aujourd'hui, aujourd'hui même !
LE LUTIN.
Soit ! Elles répondront à ton premier appel. Et nous nous amuserons.

BOU-SCHAÏBA.
Bien vrai ?
LE LUTIN.
Bien vrai ! à tantôt ! Et prépare leur un accueil digne d'elles.

REPRISE.
Je suis le fin
Lutin, etc.
(il s'éloigne.)

BOU-SCHAÏBA, couvert après lui.
Ah ! tu es mon sauveur, cher petit lutin... Viens que je t'étraique.

LE LUTIN.
En lieu ! (On entend le bruit d'un soufflet, le lutin disparaît par le fourneau.)

BOU-SCHAÏBA, se levant le jour.
Voilà un petit jeune homme qui a de drôles de façons d'entrer et de sortir... l'est égaré, s'il a dit vrai, je touche au but. Quelqu'un ! que me veut-on ?

SCÈNE III.

BOU-SCHAÏBA, UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR.
Le puissant Schah du royaume d'Angora, ton souverain maître et le mien, daigne l'honneur de sa visite.

BOU-SCHAÏBA.
Le Schah !... il est là !
LE SERVITEUR.

En personne.
BOU-SCHAÏBA.
Je cours.
LE SERVITEUR.
Le voici.

SCÈNE IV.

LES FRÈRES, LE SCHAH, GAZOU.

CHŒUR.
Air : *L'Opéra et le poète*
Place ! qu'on fasse place !
Habitants d'Angora,
C'est votre schah qui passe !
Il va chez Bou-Schaïba !

BOU-SCHAÏBA, s'avançant.
Votre grandeur propose.
Daigne se désigner...
LE SCHAH.
J'ai besoin d'exercice,
Car je viens de manger.

REPRISE DU CHŒUR.
Place ! qu'on se place...
LE SCHAH, se baissant.
Amex !

BOU-SCHAÏBA.
Quel honneur pour moi, grande lumière !
LE SCHAH.
Bonjour, vizir, bonjour, je viens causer familièrement avec toi ! asseyons-nous, veux-tu ?

BOU-SCHALBA.
Devant vous, Jamela ! soleil de puissance !
LE SCHAR.
Ne fais donc pas de monnières, (il le pousse sur un siège.)
BOU-SCHALBA.
Votre Hautesse est guie !...
LE SCHAR.
J'ai bien déjeuné ; j'écoute et suis tout ouïe...
BOU-SCHALBA.
Écoute,
LE SCHAR.
Tu sais, mon ami, que la schatte, mon angusto épouse,
vient de me donner deux filles...
BOU-SCHALBA.
C'est moi-même qui, en qualité de grand vizir, l'ai annoncé
officiellement à vos sujets, du haut d'un éléphant et à son de
trompe.

LE SCHAR.
Où !.. Eh bien !.. j'ai pensé à donner en cette occasion
une grande réjouissance à mon peuple..

BOU-SCHALBA.
Si ce n'est pas trop cher à Votre Hautesse,
LE SCHAR.
Ça ne me coûtera pas trop cher... ce sera même une écon-
omie... c'est très-simple... après avoir longtemps cherché
ce qui pourrait faire le plus de plaisir à mes sujets, j'ai
trouvé ceci : je destine tous mes vizirs.

BOU-SCHALBA.
Mais, grande lumière, j'en suis le premier de vos vizirs.

LE SCHAR.
Je te destine le premier.

BOU-SCHALBA.
Allons donc !

LE SCHAR.
Comment ! allons donc ? Tu dis : allons donc, à ton sou-
verain !

BOU-SCHALBA.
Pardon ! grande lumière, mais j'oublie, la surprise...

LE SCHAR.
Je te pardonne, mais je te destine,

BOU-SCHALBA.
Mais pourquoi... grande lumière ?

LE SCHAR.
Air d'Aristippe.

Tu vas très vite me comprendre,
Je crois la chose à la hauteur,
Mes sujets, je dois te l'apprendre,
Me le portais pas dans leur cœur.
Qu'importe, fait, j'en prie, à mes places ?
Entre eux et toi, j'étais dans l'andarré,
Mais je me dis : Un vizir se remplace
Et les sujets ne se remplace pas !

BOU-SCHALBA.
Comme il plaira à Votre Hautesse. Je vais faire mes paquets
et quitter le palais,

LE SCHAR.
Bou-Schalba, tu ne m'en veux pas ?

BOU-SCHALBA.
En aucune façon, please de l'arrêter... seulement, je suis
tout choqué de vous quitter au moment où j'avais de si
grands services à vous rendre.

LE SCHAR.
Lesquels ?.. Tu dis toujours cela !

BOU-SCHALBA.
Votre Hautesse sait que je m'occupe d'enchantements et de
magie.

LE SCHAR.
C'est vrai, mais je n'y crois pas !.. je suis voltairien, moi,
mon cher...

BOU-SCHALBA.
Je ne me permettrais pas de discuter avec Votre Hautesse,
je lui dirai seulement qu'elle bronte sur les coteaux de
l'erreur.

LE SCHAR.
Impertinent ! continue...

BOU-SCHALBA.
Après dix ans d'opérations, de sulfumigations et de lectu-
res de livres magiques, j'en ai enfin trouvé le moyen d'évoquer
en Asie les blondes filles du pays Gête.

LE SCHAR.
Toi, tu as fait cela ?

BOU-SCHALBA.
Non, c'est le chat peut-être ?

LE SCHAR.
Insolent !.. continue !..

BOU-SCHALBA.
Et je comptais, pensant à vous autant qu'à vos sujets, vous
donner le joie d'appeler ces filles au bercail de vos filles qui
seront ainsi comblées de faveurs et de dons.

LE SCHAR.
Tout cela est-il bien vrai ? Ce ne sont pas des histoires in-
ventées pour te faire regretter ?

BOU-SCHALBA.
Votre Hautesse veut-elle que je le jure sur sa tête ?..

LE SCHAR.
Non, ce serment te serait trop pénible, jure sur la lienne,
j'aime mieux cela ?

BOU-SCHALBA.
Eh bien ! je le jure sur une précieuse existence.

LE SCHAR.
Alors, je te crois et ce n'est plus toi que je révoque, c'est
tout ce que je viens de dire... Amène-moi ces filles au ber-
ceau de mes filles et je le nomme grand vizir de la paix,
vizir de la guerre, vizir de la marine, vizir des finances,
vizir de tous les vizirats et par-dessus le marché président du
divan des vizirs.

BOU-SCHALBA.
C'est trop, grande lumière... c'est trop.

LE SCHAR.
Non... non... mais, allons, évoque, évoque... (Aux séigneurs.)
Sortez !.. sortez !.. (Les séigneurs sortent.)

BOU-SCHALBA, allant au schah en robe de chambre.
Que Votre Hautesse veuille bien prendre ce cristal... lim-
pide et transparent comme mon cœur, fragile comme votre
raison.

LE SCHAR.
Tu es plus poli pour toi que pour moi.

BOU-SCHALBA, traçant cinq cercles l'un à côté de l'autre du bout de sa
baguette.

Votre Hautesse a-t-elle assez de cinq filles ?

LE SCHAR.
Pourquoi pas la demi-douzaine, c'est un chiffre.

BOU-SCHALBA.
Il ne faut pas trop en demander.

LE SCHAR.
Si fait, si fait, je veux six filles.

BOU-SCHALBA.
Décidément ?

LE SCHAR.
Oui, j'aime les chiffres ronds. Quand on a six filles on s'y
fait plus aisément.

BOU-SCHALBA, frappant six fois de sa baguette le vase de cristal.

Soit !

Par toutes les vertus de Salomon le sage !
Par le fils de David, le savant immortel !
Je t'en conjure ici, troupe au brillant cortège,
Réponds à cette voix ! accours à cet appel !

SCÈNE V.

LES MÉNES, LES FÉES.

A chaque coup de baguette sur le cristal, une fois sort d'un cercle
qu'il a tracé.

CHŒUR.
LES FÉES.

Air : *Al! que la chaleur est accablante.* (LES BAVARDES.)
Notre baguette fend les airs
Le seigneur la guide,
Sûrement sur son aile rapide
Le chemin des décrets.
Quelle est la voix qui nous appelle !
Mes sœurs, mes sœurs, que nous veut-elle ?

REPÈRE.

Notre baguette fend les airs,
Le seigneur la guide, etc.

LE SCHAR.

Il avait dû vrai ! je suis mort d'étonnement !

BOU-SCHALBA.
Précieuses fées, mon sublimé maître, le schah du royaume
d'Angora est tellement favorisé du ciel qu'il vient d'en obte-
nir deux filles à la fois et après cinq mois et demi de ma-
riage !.. quelle faveur !

PREMIÈRE FÉE.

Ah ! Oui.

Or, l'avenir de ces deux héritières préoccupe mon auguste maître.

DEUXIÈME FÉE.

C'est bien naturel.

BOU-SCHALAH.

J'ai de mon côté depuis quatre ans un fils qui promet d'avoir une belle intelligence, car il rappelle les premières années de son père.

DEUXIÈME FÉE.

Ah! vraiment?

LE SCHAR.

Mot et mon grand vizir nous voudrions donc que vous présidassiez à la destinée de ces êtres, en les contraignant de votre protection et en les comblant de tout ce que vous saurez de mieux sur vous en fait de dons...

PREMIÈRE FÉE.

Avez-vous bien réfléchi à ce que vous demandez?

BOU-SCHALAH.

Si bien que nous allons faire quérir à l'instant les trois enfants et...

DEUXIÈME FÉE.

C'est inutile... et puisque vous êtes bien décidés. (Elle étend sa baguette, trois hermines sortent de dessous terre.)

LE SCHAR.

Tiens! mes filles.

BOU-SCHALAH.

Et mon fils... Doutez-vous encore, grand prince?

LE SCHAR.

Non! et je brûle d'impatience...

PREMIÈRE FÉE.

Retirez-vous... et nous laisser délibérer sur le sort de ces enfants.

LE SCHAR.

Viens, mon fidèle vizir... Tu es un grand magicien et je veux te présenter à mes sujets, comme mon grand vizir à perpétuité... (Bou-Schalah et le Schar sortent.)

SCÈNE VI.

LES FÉES.

PREMIÈRE FÉE.

Mes sœurs, la séance est ouverte : procédons par ordre, les filles du schah, d'abord, et celle-ci pour commencer. (Lui désigne sa sœur.)

DEUXIÈME FÉE.

Le premier de tous les dons pour une femme étant la beauté, je lui donne des cheveux de la couleur de l'aile du corbeau.

TROISIÈME FÉE.

Moi, je lui donne des yeux faits du plus rare des diamants, le diamant noir...

QUATRIÈME FÉE.

Des lèvres de rubis.

CINQUIÈME FÉE.

Des dents plus blanches que l'ivoire de l'éléphant.

PREMIÈRE FÉE.

Et moi une taille élancée et souple comme celle du fier palmier... Passons au second berceau...

DEUXIÈME FÉE.

A celle-ci je donne des cheveux de la couleur des rayons du soleil.

QUATRIÈME FÉE.

Des lèvres de corail rose.

CINQUIÈME FÉE.

Des dents plus transparentes que la nacre des plus fins coquillages.

PREMIÈRE FÉE.

Et la démarche de notre gracieuse reine la fée Arurine... Et maintenant prodiguons-leur tous les dons de l'esprit et du cœur.

SCÈNE VII.

LES MÈRES, NÉREA.

Oh! pour cela, mes sœurs, je m'y oppose...

TOUTES LES FÉES.

Nérea!

PREMIÈRE FÉE.

Qu'est-ce à dire?

NÉREA.

Mais sans doute, je veux vous empêcher de faire une mala-

dresse... Que vous donniez à ces enfants la beauté, c'est déjà grave, mais si vous croyez leur être utile en les comblant de tous les dons du cœur et de l'esprit, vous vous trompez singulièrement, et m'est avis que vous allez leur rendre un bien mauvais service.

PREMIÈRE FÉE.

Explique-toi!

NÉREA.

BONCÉAH.

Air : l'Étudiant.

Plus présentes que nos sœurs,
Chères sœurs, quand nous présidons
A de mortelles destinées,
Noyons-avert de nos dons.

Tous ces êtres-là sont sœurs,
Pourquoi donc comblons-ils sans profit
De mille qualités sublimes,
Ce qu'ils ont de cœur ou d'esprit?

Ces qualités qu'on leur ajoute.
N'ajoutent rien à leur bonheur,
Car trop de bagages en route,
Gênent les pas du voyageur.

Puis il a d'esprit, et plus l'homme
Autour de lui voit d'envieux;
Il compte tous les soirs sa somme,
Et c'est un bataillon nombreux.

Si l'esprit se fait à lui-même,
Bien des ennemis ici-bas,
C'est avec le cœur que l'on aime
Et que l'on se fait des jaloux.

Tout les chagrins de ce bas monde,
Ne dérivent-ils pas du cœur?
Peut-on regarder à la rose,
Sans rencontrer quelque docteur?

Si l'esprit et le cœur sur terre,
Ne permettent point d'être heureux,
Devrions-nous pas, pour bien faire,
Les leur supprimer tous les deux?

Oui, l'esprit et le cœur sur la terre
Ne permettent pas d'être heureux,
Et nous devrions pour bien faire
Les leur supprimer tous les deux.

PREMIÈRE FÉE.

Comment! tu crois vraiment que ce serait leur rendre service, que de leur enlever à chacune l'esprit et le cœur?

NÉREA.

Tout au moins l'un des deux.

LES FÉES.

Elle a raison, elle a raison.
A celle-ci donc pour la préserver des jaloux et des envieux,
J'enlève l'esprit, et à celle-là...

PREMIÈRE FÉE.

Attendez!

NÉREA.

Qu'est-ce donc?

PREMIÈRE FÉE.

Je ne veux pas laisser priver cette enfant des plus douces joies de la vie. Je veux qu'elle possède au contraire, le cœur, la bonté, la tendresse, la charité, en un mot tous les dons du cœur...

NÉREA.

Soit, elle les possédera tout... tous excepté l'amour.

TOUTES.

Pourquoi?

NÉREA.

Oui l'amour, source de tous les chagrins, de toutes les déceptions.

TOUTES.

Oui, c'est vrai...

NÉREA.

Dans l'intérêt de son repos et de son bonheur, je décide donc que, sensible, douce et tendre pour tout le monde, elle prendra sur le champ sa aversion quiconque lui parlera d'amour.

TOUTES.

C'est décidé...

NÉREA.

Qu'on fasse rentrer les pères de ces intéressants enfants.

SCÈNE VIII.

LES MÈRES, LE SCHAH, BOU-SCHAÏBA.

LE SCHAH.

Nous voici à vos ordres, bonnes fées.

BOU-SCHAÏBA.

Eh bien?... qu'est-ce qu'on leur a donné à ces chers petits êtres? de quelles faveurs les a-t-on comblés?

NÉRA.

On ne leur a rien donné... on leur a retranché.

BOU-SCHAÏBA.

Qu'est-ce qu'en a retranché à mon fils?

NÉRA.

Considérant que l'esprit ici-bas n'est qu'un moyen de se faire des ennemis, et l'amour un élément de tristesse et de chagrins, le conseil des fées décrète : (Elle tend la baguette vers l'eau.) Cette jeune princesse dont l'amour va désemparer le cœur, s'appellera la princesse Baidroulboudour. Ce qui veut dire dans la langue des fées : Béauté sans amour.

LE SCHAH, à Bou-Schaïba.

Et comment diable le marierez-vous? Ah! mon Dieu! mon Dieu!... qu'est-ce que tu m'as fait faire là, misérable? je te redonne!

NÉRA.

Silence!... (Elle cède sa baguette au-dessus de deuxième horizon.) L'autre, dont l'esprit va disparaître à tes yeux, s'appellera la princesse Grudindoe. Ce qui dans notre langue veut dire beauté sans esprit.

LE SCHAH.

Mais, je refuse...

NÉRA.

Cela ne dépend plus de toi.

BOU-SCHAÏBA, à part.

Heureusement qu'elles ne se sont pas occupées de mon fils... Il l'échappe belle.

NÉRA, à Bou-Schaïba.

Quant à ton fils.

BOU-SCHAÏBA.

Haigne!

NÉRA.

Il est la vivante image et il n'y avait aucun danger à lui laisser toutes ses facultés.

BOU-SCHAÏBA, à part.

Pourquoi, diable ça?...

NÉRA.

Nous l'avons au contraire comblé de tous les dons qu'il pourra souhaiter... Bonheur... grâce... bonté...

BOU-SCHAÏBA, joyeux.

Ob! grande fée, merci... c'est trop!

NÉRA.

Seulement, il ne connaîtra pas la manière de s'en servir.

BOU-SCHAÏBA.

Ce qui signifie?

NÉRA.

Qu'il sera pétri d'esprit, mais qu'il ne saura dire que des bêtises.

BOU-SCHAÏBA.

Ah!...

NÉRA.

Qu'il sera rempli de grâce mais qu'il se mentira toujours gauche et grognier.

BOU-SCHAÏBA.

Ah!

NÉRA.

Enfin, qu'il sera plein de bonté, de deuceur, mais qu'en le trouvant toujours brutal et méchant.

BOU-SCHAÏBA.

Ah!

LE SCHAH.

Les voilà bien tous les trois... (Seras étend de nouveau sa baguette, les fées se groupent.)

NÉRA.

Et nous, mes sœurs, retournons dans notre royaume.

REPRISE DE CHŒUR.

Notre baguette féod les airts, etc.

ACTE PREMIER

DEUXIÈME TABLEAU

La boutique d'Aladin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALADIN, BABA.

(Aladin est étendu sur des coussins, il dort.)

BABA, il entre portant deux paquets et une cruche pleine d'eau.
Voici notre déjeuner... des fruits et des gâteaux délicieux, hum!... quel parfum!

Air de Pied qui s'mus.

V'la not' déjeuner

Que je porta à la cuisine,

V'la not' déjeuner

Que j'veux d'ach'ler sans payer.

Mais, m' dira-t-on, qu' t'a pu donner, (bis)

Sans t' faire payer, en déjeuner?... (bis)

C'est tout simplement,

La p'lu' voisins

Qui m' trou'v' bon' m'ins;

C'est tout simplement,

La p'lu' voisins

Qui m' trou'v' charmant!

Mais, m' dira-t-on, quand ils le sauront, (bis)

P't' êtr' que ses malins la reverront. (bis)

(Pae.) Bah!

J'aurai certain'ment

Une aut' voisins

Qui m' trou'v'v' bon' m'ins!

J'aurai certain'ment

Une aut' voisins

Qui m' trou'v'v' charmant!

V'la not' déjeuner! etc.

Oh! que la vie est une belle chose!... Du soleil, des gâteaux! Aladin! Eh bien, où es-tu, ce mélancolique... Aladin? Ah! toujours couché!... Pèreux, va! Eh!... Aladin!... Aladin!...

ALADIN, il s'éveille, se tire les bras tout en bâillant.

Ah! c'est toi!

BABA.

Oui, c'est moi, Baba, ton frère de lait, jadis recueilli par ton père, qui me pinça près de toi, en te disant: mon fils, Baba est pauvre, Baba est orphelin, mais souviens-toi que Mahomet a dit: ou a souvent besoin d'un plus petit que soi... C'est Mahomet qui a dit ça.

ALADIN.

C'est possible! quelle heure est-il?

BABA.

Dix heures!...

ALADIN.

Pas davantage? (il se recouche.)

BABA, d'une voix lugubre.

Il est dix heures, frère, il faut nous lever! (il rit, le regardant.) Eh bien!... toujours cette mine triste?...

ALADIN, se relevant.

Hélas! mon cher Baba, la vie est une amère déception! et je mours de tristesse.

BABA.

Et de quoi penx-tu te plaindre?... tu es jeune, bien portant, presque aussi beau que moi, et ça ne te suffit pas!

ALADIN.

Tu crois que cela constitue le bonheur?... Tu crois qu'une âme délicate, élevée, n'aspire pas à d'autres jouissances?...

BABA.

Si fait! nous avons encore les deuces jouissances... de l'estomac. C'est si bon, un bon repas... d'heure en heure!...

ALADIN.

La vie matérielle c'est tout ce que tu comprends.

BABA.

Tu es de plus, de bons bras, et une boutique de tailleur bien achalandée que t'a laissée ton père.

ALADIN.

Je ne veux plus travailler, le travail m'ennuie!...

BABA.

Ah! eh! voilà le grand mot lâché, le travail! Tu vas dire du mal du travail, malheureux!... Mais le travail, noble champ de bataille de ceux qui n'ont rien, c'est ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus saint!... le travail!... mais moi non plus, je ne l'aime pas, le travail!... seulement, je n'en dis pas de mal, je me contente de ne pas le fréquenter!...

ALADIN.
Le métier de tailleur me déplaît, je dis-je... être couvert de misérables vêtements et habiller de velours et de soie un tas de sots plus mal bâtis les uns que les autres...

BABA.
Que veux-tu?... Tout le monde ne peut pas être fait comme nous. L'important est de gagner sa vie.

ALADIN.
L'important est de ne pas faire ce qui déplaît.

BABA.
Et dis moi donc ce qui te plaît!... s'il te plaît?

ALADIN.
Eh bien, je voudrais être prince... être schah.

BABA.
Rien que schah... (se reprenant.) Non, rien que ça?

ALADIN.
Ce que je rêve, c'est la puissance et l'amour!

Air : *Quand le dory salue et pur.* (Gouzon.)

Je voudrais de l'Asie,
Menerque tout-jussait,
Doter ma fantasia
Au monde éblouissant;
Je voudrais, ô mon frère,
Du midi jusqu'au nord,
Regner sur la terre,
Riguer d'abord!

BABA.
Des bêtises!... tout ça n'est pas le bonheur... comme l'a dit notre divin prophète :

Ni l'or ni la grandeur se nous rendent heureux!
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux, etc.

ALADIN.

II

Je voudrais l'âme pleine,
Le cœur égaré,
Être aimé d'une reine
Ou bien d'une courtisane
Je voudrais, ô mon frère,
Épouser les amours,
Aimer sur terre,
Aimer toujours!

BABA.
Et comme tu n'es guère de chance de devenir un grand prince... ni d'être aimé d'une grande princesse.

ALADIN.
J'ai pris une résolution suprême. Viens avec moi, Baba!...

BABA.
Où ça?

ALADIN.
A la rivière...

BABA.
Tu vas pêcher?...

ALADIN.
Non!... je vais me jeter dans l'eau la tête la première.

BABA.
Ah! bon! ça se nomme piquer une tête! tu vas te baigner?

ALADIN.
Mieux que cela, je vais me jeter au fond de la rivière pour ne plus remonter...

BABA.
Bah!... mais en bon ture cela s'appelle se noyer!

ALADIN.
Oui... viens-tu avec moi?

BABA.
Non, merci; je viens de déjeuner! je craindrais une indigestion.

ALADIN.
Tu tiens donc bien à la vie?

BABA.
A la mienne... particulièrement, d'ailleurs le prophète défend d'attenter à ses jours.

ALADIN.
Oui, c'est vrai.

BABA.
Et il le permettrait que je ne le ferais pas.

ALADIN.
Mais moi, qui suis las de vivre, je te dis... adieu!...

BABA.
Aladin!... voyons Aladin! mon frère! c'est des bêtises! Aladin! songes-tu, quand on est mort, c'est pour longtemps!... Aladin!... (il s'attache ce sapin à ses vêtements.) Quel est ce bruit?... (il court à la porte.) Oh! oh!

Qu'est-ce?

BABA.
Voilà qui pourrait bien changer les résolutions et nous ramener la fortune.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BOU-SCHAHBA, SCHAHBA-BOU, précédés d'un CADJ ET D'UN MUPHTI, suivis de SEIGNEURS ET DE VALETS.

CHOEUR, en dehors.

Air : *Ah! c'est cadet-là.*

BOU-SCHAHBA,

Quel fils à ça?

BOU-SCHAHBA-BOU, quel père!

SCHAHBA-BOU, BOU-SCHAHBA,

Les deux font bien la paire!

Le père!

TOUS.

Vivent le grand vîr et son fils!... Vite, Bou-Schahba! Vite Schahba-Bou!... (ils rient toutes.)

BOU-SCHAHBA.

Allons, allons, c'est bien! criez, mais pas trop fort! relevez-vous, cadj; relevez-vous, muphti!... un peu de politesse me plaît, mais je n'en veux pas trop... (à Aladin et à Baba.) Bonjour! bonjour! bonjour! (il s'adresse à Schahba-Bou.) Sieds-toi.

SCHAHBA-BOU, se moult.

Sieds-toi.

LE MUPHTI, au cadj, docement.

Assieds-toi, cadj...

LE CADJ, plus docement encore ses seigneurs.

Restez debout, vous autres!

LES SEIGNEURS, aux valets très-docement.

A genoux, drôles!

BOU-SCHAHBA.

L'un de vous deux est Aladin le Laillur?

ALADIN.

Oui, seigneur!

BOU-SCHAHBA.

Lequel?

BABA.

Ce n'est pas moi, seigneur!

SCHAHBA-BOU.

Papa, ça doit être l'autre!

BOU-SCHAHBA, à sa suite.

Que d'esprit il a, mon fils!

TOUS.

Que d'esprit!...

SCHAHBA-BOU.

C'est bien, merci!...

Aladin! que les oreilles soient ouvertes pour m'entendre!... et que ta bouche me réponde!...

ALADIN.

Je suis à vos ordres, seigneur!...

BOU-SCHAHBA, montrant Schahba-Bou.

Ce jeune homme, qui respire devant toi, est Schahba-Bou, mon réjelon; qu'il est beau n'est-ce pas!...

TOUS.

Qu'il est beau!...

SCHAHBA-BOU.

Merci, c'est bien!...

BOU-SCHAHBA.

Mon fils épouse, dans quinze jours une incomparable princesse.

SCHAHBA-BOU.

Oui, je vais me conjointre à la fille de notre illustre souverain, le grand schah d'Angora... Cette opulente prince me n'appartient en dot une beauté de premier ordre, et comme charmes personnels, le gouvernement de trois provinces.

BABA.

Voilà une princesse qui sera heureuse.

BOU-SCHAHBA.

Or, il faut à mon fils un trousseau magnifique : cent vêtements divers.

BABA.

Où d'été?

BOU-SCHAHBA.

Vous dites?

BABA.

J'ai dit : cent vêtements d'hiver ou d'été.

SCHAHBA-BOU.

Du tout!... je veux cent vêtements divers d'été.

Ah!...

BABA.

Achevez...

ALADIN.

BOU-SCHALBA.

Les mieux achevés possible ! J'ai déjà fait pour la noce des
samaritains à tous les sauteurs du pays. Combien peux-tu me
faire d'habits dans quinze jours ?

ALADIN.

Naï, illustre vizir...

BABA.

Je vais vous faire ce calcul-là, moi... En travaillant bien...
et sans perdre une minute... voyons, les journées sont de
douze heures... Pour faire un pantalon, il en faut...

ALADIN.

Il en faut... six!...

BABA.

Un caftan cousu avec soie, et couvert de broderies...

ALADIN.

Il en faut dix-huit.

BABA.

Dix-huit et six vingt-quatre, je pose quatre et je retiens
deux... Vous fournirez les 66 des!...

BOU-SCHALBA.

Sans doute, s'est à façon...

BABA.

Vin qu-quel multiplié par dix... deux cent quarante, denze
cent quatre-vingt-trois mille deux cent quarante... il faudrait
pour livrer cinquante vêtements le complet...

ALADIN.

Il faudrait quinze jours...

SCHALBA-BOU.

Ainsi, en quinze jours, vous pouvez fournir cinquante vé-
tements complets?...

ALADIN.

Oui, nous la pourrions, seigneur, seulement, nous n'en
ferons pas un seul.

BABA.

Que dit-il ?

BOU-SCHALBA.

Comment?... tu oserais refuser l'honneur de m'habiller!

ALADIN.

Je refuse.

BOU-SCHALBA.

Imprudent!... Et pourquoi?...

ALADIN.

Je ne veux plus travailler.

BOU-SCHALBA.

Quelle audace!... prends garde!... Il y va de ta tête!

BABA.

Aie!

ALADIN.

Je ne veux plus travailler.

BOU-SCHALBA.

Et moi, je te fais arrêter et empaler.

ALADIN.

Faites et j'en serai fort aise!...

BOU-SCHALBA.

Qu'on l'arrête!

BABA.

Puisant vizir, ayez pitié de cet infortuné. Apprenez qu'il
ne jouit pas de son intelligence ordinaire!...

SCHALBA-BOU.

Que veux-tu dire ?

BABA.

Air :

C'est une histoire effroyable, mes diables
Dont le récit va vous combler d'horreur ;
Une assignée, elle avait la vue basse,
S'est introduite en son nez par arrear,
Suivant de là, cette route qui mène
Par le sarnin e l'usage du froid,
Dans son cerveau, l'animal se promène,
El cherche à faire sa loi! donc l'plafond.
Il possède une assignée dans l'plafond.

SCHALBA-BOU.

Qu'on l'empale, ça l'en fera sortir!...

SCÈNE III.

Les Mêmes, LE SCHAH et SA COUC.

LE SCHAH.

Qui parle de faire empaler, toi ?

BOU.

Le schah!... vive le schah!...

LE SCHAH.

Oui, mes enfants, vive moi le plus longtemps possible!...
Mais qui donc se proposait tout à l'heure de faire empaler
quelqu'un sans mon ordre? qui donc oserait se faire un plu-
mard de mes plus belles perles? Qui donc aurait l'au-
dace de toucher à la tête d'un de mes sujets!...

BOU-SCHALBA.

Puissante lumière!...

LE SCHAH.

Suis-je schah, ou pas schah?...

BOU-SCHALBA, tremblant.

Vous êtes le schah!

BABA.

C'est le schah!

LE SCHAH.

Apprenez que moi seul ai le droit de haute et basse jus-
tice,

BABA.

Certainement... comme il a une haute et une basse-cour...

LE SCHAH.

Et s'il plait au grand vizir de faire arrêter, torturer, brûler,
empaler mes sujets : que me restera-t-il, à moi?...

BABA, à Aladin.

Beure!... Il défend bien sa queue, le schah!...

LE SCHAH.

Je vivrais donc dans la plus belle misère?... Je ne serais
plus qu'un schah fatéant... Héhé!... Messieurs, hal-
la!... Et maintenant, de quoi s'agit-il?...

BOU-SCHALBA.

Sublime heur! voici le fait : Ce drôle refuse...

LE SCHAH.

Laissez-le parler...

ALADIN.

Voilà vizir à raison... J'ai refusé de travailler pour lui... et
il veut me faire empaler.

BOU-SCHALBA.

Vous voyez, grand schah!

LE SCHAH.

Je vois que vous avez tort, et que ce jeune homme a rai-
son!... Je suis un monarque libéral, moi, et j'entends que
mes sujets jouissent de toutes les libertés... vous voulez les
forcer de travailler?... Eh bien, moi, je décrète le droit à la
paix!...

Air : *Je fuge au quatrième étage.*

Je veux que mon peuple soit libre,
C'est le plus grand de mes soucis,
C'est aussi la loi d'équité
Du divin où je suis assis ;
Je veux, que ce qui peut leur plaire,
Mes sujets le fassent savoir,
Qu'ils soient libres de se en faire (bis)
Et libres de mourir de faim.

TOUR.

Vive le schah!...

BABA, à part.

Nous l'échappons belle! comme il y allait, le vizir! em-
palé!... j'ai eu sentir déjà le froid du fer dans ma poitrine!
(Rue.) Vive le schah!...

LE SCHAH.

Voilà comme je rends la justice!... (à Schalba-BOU.) Que ceci
vous serve de leçon, jeune homme!... Et quand vous serez
mon gendre, apprenez à faire le bonheur de vos sujets... A
propos, cadi ?

LE CADI, s'inclinant.

Votre Hauteesse?...

LE SCHAH, lui montrant le pied sur la tête.

Vous allez faire crier par toute la ville que mes deux filles,
les Badroulbouleur et Grindouine vont se rendre aux bains.
Mon gendre, vous voyez que je ne rends devant aucune dé-
pense, Or, à tous les habitants de rentrer chez eux. Ceux
qui varraient les princesses dans cette piscine hydrothéra-
pique seraient punis de mort.

ALADIN.

Qu'entends-je?... Oh! quelle idée! (Rue.) Baba! j'obtiens
un prophète, je ne me tue pas!...

BABA.

A la bonne heure!...

ALADIN.

Je cours au bain des femmes, je regarde les deux prin-
cesses et ce sont leurs serviteurs qui me débarrasseront de
la vie!...

BABA.

En voilà bien d'une autre!...

LE SCHAH.
Et maintenant, allons dans d'autres lieux... faire encore un peu de bien.

TOUT.
Vive le schah !...

CHŒUR.
Air : *AM Allah !* (BARRAGE.)
Ah ! Allah !
Gloire
A notre grand Schah !
Il marquera dans l'histoire !
Allah ! Allah !
Gloire
A notre grand Schah !
Et l'histoire il marquera !
Allah ! (bis)
Gloire à
Ce Schah !
(Tout le monde sort.)

TROISIÈME TABLEAU

Le bain des femmes.

SCÈNE PREMIÈRE.

BADROULBOUDOUR, GRUDINDOIE, FEMMES, EUNUQUES,
DAMES DE LA COUR DU SCHAH.

PREMIER EUNUQUE.
Les princesses, filles de notre sublime schah, vont venir s'abandonner en ces lieux. Tout est-il prêt pour recevoir leurs augustes personnes ?

Tout est prêt.

C'est bien ; rendons-nous au-devant d'elles.

CEUXIÈME FEMME.
C'est inutile, les voici avec toutes les dames de leur auguste famille.

PREMIER EUNUQUE.
Que des chants joyeux célèbrent leur arrivée. (Les deux princesses arrivent suivies d'autres princesses.)

CHŒUR.

Air la Favorite.

Salut à nos deux princesses,
Salut à nos deux maîtresses,
Leurs beautés enchanteuses
Vont décider ce séjour.
GRUDINDOIE.
C'est Allah, qui nous envoie
En messagères de joie,
Salut donc à Grudindoe,
BADROULBOUDOUR.
Salut à Badroulboudour.

SEPTIÈME.

Salut à nos deux princesses, etc.

PREMIÈRE FEMME.
Leurs Allesses veulent-elles nous permettre de les accompagner ?

Oui, mais faites vite.

Où, mais bien vite ; moi, d'abord, quand il y a trop longtemps qu'on m'accorde, ça m'incommode.

Leurs Allesses désirent-elles que leur bain soit parfumé à la rose ou à la bergamotte ?

Ça m'est égal, que ma sœur décide.

Qu'ordonne la princesse Grudindoe ?

J'adore la rose, mais comme cela me fait mal à la tête, je ne peux pas la souffrir.

Et la bergamotte ?...

Je déteste la bergamotte, mais comme ça ne me fait pas de mal, je l'adore.

Alors, c'est...

BADROULBOUDOUR.
Fais comme il te plaît... (L'esquise sort.)
PREMIÈRE FEMME, à Badroulboudour.
Votre Allessa a des cheveux admirables.

Il me gênent, je les ferai couper.
PREMIÈRE FEMME.

Les faire couper ?...

Où, certes... rien n'est plus inutile, plus gênant, à la chasse, que ces longs cheveux qui se déroulent au vent et s'accrochent aux branches quand on traverse la forêt en galop. Décidément, quand je sortirai du bain, je veux qu'on me les coupe.

LES FEMMES, qui l'entraînent.

Ah !

DEUXIÈME FEMME, à Grudindoe.
Votre Allessa a-t-elle passé une bonne nuit ?

Une bonne nuit ? Je ne sais pas... j'ai si bien dormi tout le temps...

Mais, quand on dort bien du soir au matin, il me semble, ma chère Grudindoe, que l'on a passé une très-bonne nuit.

Oh ! non ; hier une de mes suivantes n'a fait qu'un somme, et elle avait passé une si mauvaise nuit que, quand elle s'est réveillée, elle s'est trouvée évanouie...

Elle s'est trouvée évanouie ?... Et c'est-elle prodigué des secours ?...

Mais oui, puisqu'elle était éveillée... Elle a eu bien du mal à se faire revenir à elle...

Ma pauvre Grudindoe !

Ma sœur, pourquoi donc rit-on toujours quand je dis quelque chose ?

Parce que vous avez beaucoup d'esprit.

Ah !

Pour la princesse Badroulboudour...

Ah !... les merveilleuses fleurs ! quelles couleurs admirables !...

C'est un présent du fiancé de Votre Allessa.

De Schelba-Bou ?...

L'aimes-tu, votre fiancé ?

Si je l'aime ?...

Oui, avec-vous de l'amour pour lui ?...

Je vous ai déjà dit, ma sœur, que je ne comprends pas ce que signifie l'amour.

C'est drôle, moi, au contraire, il y a beaucoup de choses dont le sens m'échappe ; mais il me semble que l'amour... je comprendrais bien ça.

Eh bien, vous êtes plus savaie que moi...

Air : *Ronde du Printemps.*

Vous me parlez toujours d'aimer,
Comme d'un mot tout plein de grâce,
Quand aux hommes, mon âme s'agite,
Que peut-il donc bien me faire ?

On aime tout objet qui flatte
Les sens que l'âme nous a donnés,
Quand aux hommes, mon âme s'agite,
Ne les a jamais déçus ;
L'organe de divines passions,
La nature s'est révoltée,
Son élan éblouit ma vue...
J'aime les prés, j'aime les fleurs.
Quand un doux murmure s'éveille
Au fond des bois silencieux,
Le concert charme ma oreille.

J'aime le vent mélodieux.
Si l'on m'apporte des atours
Tissés de velours et de soie,
Ma main les carresse avec jale;
J'aime le sole et le velours.

La casquette parfumée
S'allume-t-elle autour de nous?
J'aime la senteur embaumée
Qui dresse des songes à droit.
Où, j'aime tout cela, ma sœur...
Mais je ne vois vraiment pas comme
On pourrait bien aimer un homme,
Qui n'est parfum, ni fruit, ni fleur.

GRINDOISE.

Cependant vous aimez le schou, notre père?

BAROCCLOUODOU.

Où, parce qu'il est mon père... Mais qu'un étranger se présente devant moi, qu'il m'irrite par d'audacieuses protestations, qu'il se jette à mes genoux, qu'il me dise qu'il m'aime, et qu'on me demande ensuite si je l'aime aussi, comme on me le demanderait d'un fruit que je viens de goûter... Voilà ce que je ne puis comprendre.

GRINDOISE.

Alors vous n'aimez pas les jeunes gens parce que vous n'en avez pas goûté?

BAROCCLOUODOU.

Où, Grindoise, où, parce que j'en ai pas goûté...

GRINDOISE.

Vous riez!... Est-ce que j'ai encore dit quelque chose de spirituel?

BAROCCLOUODOU.

Précisément.

GRINDOISE.

Mais, j'y pense, vous êtes cependant éponser Schiffo-Bou?

BAROCCLOUODOU.

Celui-là, du moins, ne m'a jamais dit qu'il m'aimait...

GRINDOISE.

Ah!

PREMIER EUNUQUE.

Le bain de Leurs Allesses est préparé.

BAROCCLOUODOU.

Venez, mesdames.

REPRISE DU COMÉDIE.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE II.

BABA, ALADIN.

BABA, entrant.

Personne! Aladin, mon frère, je t'ai suivi jusqu'ici pour essayer encore de te détourner de ton fatal projet; je t'en conjure, ne risque pas les jours et les mines! Les miens qui me sont si chers! Allons-nous-ils.

ALADIN.

Je reste, et nous ne tarderons pas à voir paraître les princesses.

BABA.

Et dès que nous aurons assisté à ce joli spectacle, on nous fera payer nos places... un peu cher... et quelles places!... Le pol!... Voilà un siège incommode!

ALADIN.

Tais-toi... Je crois qu'elles viennent.

BABA.

Je ne suis pas pressé de les voir; j'ai d'autres idées en tête. Oh! le pol! Aladin, ne te songe quelquefois aux émotions d'un canard que l'on mettait à la broche?

ALADIN.

Que m'importe!

BABA.

Cela me préoccupe beaucoup, moi.

ALADIN.

Silence!

BABA.

Aladin, il est peut-être encore temps de nous en aller.

ALADIN.

Je ne le veux pas.

BABA.

Songe que la vie est un bien précieux sans lequel tous les autres perdent au moins 90 0/0 de leur valeur.

ALADIN.

Elles viennent...

BABA.

Miséricorde!... Ah! si je n'avais pas promis à ton père de te suivre jusqu'en trépas!...

ALADIN.

Les voilà!

BABA.

Je ne veux pas les voir. (Il se couvre les yeux de ses deux mains. — Toutes les femmes, y compris Barocclouodou et Grindoise, partissent au fond, derrière une porte, les sort descendant dans le bain, les autres s'étendent dans des hamacs. Barocclouodou et Grindoise, assises dans le bain, plantent de leurs doigts, se balancent en effleurant l'eau de leurs pieds.)

GRINDOISE.

Air : la Berceuse.

Dans ce bain bien
Dont la fraîcheur nous invite,
Fuyons, mes sœurs,
Les feux brûlants du soleil
Et nous irons chercher ensuite
Un doux repos dans les bords du sommeil
Sous nos pieds nos le marbre blanc,
Paraît moins brûlant.
Ah! ah! ah!

ALADIN.

Par Mahomet! les merveilleuses beautés!... Voilà donc, Baba?

BABA.

Non, merci, je n'y tiens pas.

ALADIN.

Mais c'est le paradis, ce sont les célestes heures promises par le prophète.

BABA.

Vraiment?... Si je risquais un œil... Bah! je le risque. (Il se penche vers ses mains.) Oh!... oh!... que c'est beau!... Oh! que c'est beau!... Tant pis! que l'on m'arrête... l'en risque deux... que l'on m'empêche, j'en risque... oh! les belles jeunes filles!

ALADIN.

Vois le brunel! quel air de fierté, de noblesse!

BABA, se se couvrant plus.

Et la blonde, donc, et la blonde!... Ah! qu'elle est belle qu'elle est belle! qu'elle est belle!

ALADIN.

Tais-toi! Tais-toi!

BABA.

Non, je veux m'enivrer de ses regards, et puisque nous devons périr, je veux m'en enivrer à mon aise, j'en veux pour mon pal.

ALADIN.

Ah! mon ami, c'en est fait, je sens que je l'aime, que je l'adore...

BABA.

Et moi donc!... Je ne me contiens plus... ô horreur! (Il s'écroule sous les deux vases le fond.)

TOUTES LES FEMMES.

Des hommes!... (Elles disparaissent de tous les côtés. Le scène est envahie par les Eunuques.)

SCÈNE III.

LES EUNUQUES, BABA, ALADIN.

PREMIER EUNUQUE.

Deux hommes ici! Que faites-vous en ces lieux, misérables? De quel droit y avez-vous pénétré?

ALADIN, avec colère.

De quel droit!...

BABA.

Nous sommes dans notre droit, respectable gardien du sérail, j'avoue que nous avons campé sur vos prérogatives, nous n'avons pas les mêmes droits que vous...

PREMIER EUNUQUE.

Vous connaissez le loi?

ALADIN.

Nous la connaissons.

BABA.

Connais pas, moi...

PREMIER EUNUQUE.

Cette loi ordonne...

BABA.

Je ne veux pas la connaître.

PREMIER EUNUQUE.

Préparez-vous à mourir...

TOUTS.

A mort... à mort!...

SCÈNE IV.

LES MÉNES, BADROULBOUDOUR, GRUENDONGE ET LES
AUTRES DAMES DE LA COUR DE SCHAR.

BADROULBOUDOUR.

Quels sont ces ténébreux?

GRUENDONGE.

Oui, qui sont-ils?

ALADIN.

Princesse, mon crime est impardonnable, je le sais, et je suis prêt à l'expier...

BABA.

Pas mal... je demande du temps... (A Gruendonge.) Aderable princesse, clair de lune dans son plein, je l'éclaircirai; je suis Bala, mes intentions sont pures.

GRUENDONGE.

Il est drôle, ce petit-là... Tu as des intentions?

BABA.

Oui, je veux t'épouser... Viens, je connais un derviche qui seut marier à bon marché.

GRUENDONGE.

Nous marier?...?

BABA.

Viens, la nature est belle; nous sommes au printemps... Tout nous invite à l'amour. Viens! tu n'en auras pas fâchée.

PREMIER EUNUQUE.

C'est trop d'audace... qu'on les arrête...

BABA.

M'arrêter? arrêtez! Laissez-moi lui dire ce mot, un seul, avant d'aller m'enlever sur le fatal paravent...

Air : Du misère.

L'ardeur qui me transporte
Se dévèle à tes yeux
Ton doux regard m'emporte
Jusqu'aux cieux
Ouvr' moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

PREMIER EUNUQUE.

Téméraire!... Sois-ses-les... qu'on les emmène...

BABA, à ses valets.

Ne poussez pas!... Je n'aime pas qu'on me pousse, moi.

CHŒUR.

Air :

Qu'en nous soit sans réplique
En prison, tu es prisonnier
Puis sur la place publique
Bientôt l'exécution!
(Sortie générale. — Le théâtre change.)

QUATRIÈME TABLEAU

Une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

PREMIER EUNUQUE, BABA, ALADIN.

PREMIER EUNUQUE.

Allons, entrez, et préparez-vous à mourir... (Les gardes sortent.)

BABA.

Oh! j'ai le temps... C'est égal!... en voilà une injustice, je déclare que mes intentions sont pures... j'offre de tout réparer par un mariage, et on veut m'immoler.

ALADIN.

Chère Badroulboudour, ne plus te revoir!... Oh! non, maintenant! je ne veux plus mourir...

BABA.

Entendons-nous, mon cher, tu as voulu voir la princesse pour ne plus vivre, et maintenant tu veux vivre pour revoir la princesse. Tu manques de suite dans tes idées.

ALADIN.

Est-ce ma faute si Badroulboudour a changé toutes mes pensées.

BABA.

Ah! voilà!

Air :

Tu lui disais tantôt, dans ce livre,
Dont rien n'eût pu montrer les transports;
A pour vos beaux yeux, noble et belle princesse;
Ah! je suis prêt à souffrir mille maux
Plus tu l'es fait ta tâche difficile,
Et plus il faut le décider, je crois,

Car, si tu veux arriver jusqu'à moi,
Il faut pourtant commencer une fois.

ALADIN.

Quelle triste destinée que la mienne!

BABA.

Tu peux bien dire le nôtre. Le pal n'a rien de plus qui pour moi; je dis plus, je sens que jamais je ne pourrai le regarder en face. Je demanderai qu'on me bande les yeux.

ALADIN.

Écoute, Bala, je veux la revoir encore une fois... je veux sortir d'ici...

BABA.

Je le veux bien aussi, parlez-moi... (Chantant.) Ouvrez-moi la porte, pour... (Il se remet à pousser la porte qui cède, tenant ses vêtements et Bou-Schaïba paré.)

SCÈNE II.

LES MÉNES, BOU-SCHAÏBA.

ALADIN.

Que vois-je!... (La porte laisse de nouveau et Bala rentre dans la prison.)

BABA.

Encore la prison! j'en ai poussé trop fort. Tiens! un monsieur...

BOU-SCHAÏBA.

Ne me reconnaissez-vous pas?

ALADIN.

Vous êtes le grand vizir Bou-Schaïba.

BOU-SCHAÏBA.

Lui-même.

BABA.

Le père de ce jeune imbécile?

BOU-SCHAÏBA.

Tu es dire de mon fils...

BABA.

Parlen, non, c'est lui qui est le fils de ce vieux scélérat de...

BOU-SCHAÏBA.

Misérable, ne rediens-tu pas ma colère?... Prends garde, Bala...

BABA.

Et à quoi donc que je prendrais garde? Et peut-être donc s'il vous plaît que je la recontrais, votre colère! Mais je suis condamné à mort, mon cher monsieur, qu'est-ce que vous pourriez m'offrir en plus?... Trois mois de prison? mais je les accepte, j'en demande six, j'en demande vingt, j'en demande cent, et je ferai tout pour les avoir... (Avec énergie.) Il est bête comme un pot à beurre, monsieur votre fils!... Allez, fermez, dix ans de prison... je suis prêt à le faire.

BOU-SCHAÏBA.

Assez, tais-toi...

BABA.

Moi, que je... (Bou-Schaïba tend le bras; Bala devient muet et fait de vains efforts pour parler.)

ALADIN.

Bala... que signifie!

BOU-SCHAÏBA.

Ma puissance est infinie, tu le vois... Écoute-moi maintenant, il faut que je te parle.

ALADIN.

Pas avant que vous n'ayez rendu la parole à Bala...

BOU-SCHAÏBA.

Soit... qu'il parle donc, mais qu'il observe le silence... (Il tend le bras, Bala court.)

BABA.

Ah! ah! que c'est bête, vous n'avez dit la parole, juste au moment où j'allais éternuer, et je ne le pouvais pas, je n'avais plus qu'un nez bouché... (Souriant comiquement.) A la bonne heure, à présent, j'ai un nez ouvert.

BOU-SCHAÏBA.

Écoutez-moi l'un et l'autre : je sois à la recherche d'un bonhomme destiné à mourir dans la journée.

BABA.

Si c'est pour le sauver, je me dévoue... prenez-moi.

BOU-SCHAÏBA.

En échange d'un service qu'il peut me rendre, je réaliserai le dernier vœu de cet homme, je lui accorderai ce qu'il me demandera, tout... tout, excepté la vie.

BABA.

C'est cependant la chose dont nous aurions le plus urgent besoin.

BOU-SCHAÏBA.

Acceptes-tu le marché?...?

ALADIN, après avoir réfléchi.

Je l'accepte. Dites ce que vous attendez de moi, je vous dirai ensuite ce que j'attendrai de vous.

CASA.

Moi, je demande un bon dîner, nous n'avons rien pris depuis ce matin. Et encore on dit que ça creuse, la pauvre... ça va être gentil ce soir.

BOU-SCHALBA.

Que demandes-tu pour ton dîner?

CASA.

Attendez... je demande à réfléchir.

BOU-SCHALBA.

Choisis ce que tu aimes le mieux.

CASA.

Ce que j'aime le mieux... (avec sentiment.) C'est toi, oh! ma Griselidis... Eh bien, voilà ce que je demande : un abat-jour de grue, une cuisse de dinde et une aile d'oie... huit y est...

BOU-SCHALBA.

Sois satisfait!... (Il fait un geste, le gilet se change en une table couverte des mets indiqués et chargée de lumines et de bouteilles.)

ALADIN.

O prodige!

CASA.

Mais vous êtes un homme très-influent, vous ; je ne vous quitte plus. (Il prend un tabouret.)

BOU-SCHALBA.

Et maintenant, si tu veux encore autre chose, ne m'interromps plus et adresse-toi à ces messieurs directement... (Baba regarde, le la est changé en une opinion après de laquelle se passent des minutes.)

CASA.

Admirable! admirable! je ne sors plus d'ici... A table! à table!

BOU-SCHALBA, à Aladin.

A nous deux, revenons à la proposition que j'ai à vous faire.

ALADIN.

Parlez, seigneur.

CASA, la bouche béante.

Où vous pouvez parler, allez! allez... je ne vous écoute pas...

BOU-SCHALBA.

Nous serions mal assis sur ce banc! (Le banc se transforme en divan.) A quelque distance d'Angora, au fond d'une caverne connue de moi seul, sur une colonne en rubis, se trouve une lampe merveilleuse ; il me faut cette lampe.

ALADIN.

Où est située votre caverne?

BOU-SCHALBA.

Au milieu de la forêt du Sud. La caverne est précédée de trois portes, défendues par des monstres terribles.

CASA.

Vivants? ou empoisonnés?

BOU-SCHALBA.

La première grille est d'argent, la seconde est d'or, la troisième est d'éméraude. Arrivé à l'entrée de la caverne, tu marcheras droit à la colonne de rubis, tu sauras la lampe de la main gauche, en prononçant ces mots : Allah, Kérîm, et tu reviendras par le même chemin.

ALADIN.

Je le ferai. Quelles armes me donnerez-vous pour combattre les monstres?

BOU-SCHALBA.

Voici un anneau qui est le fruit de talismans magiques, il ne peut être fabriqué que tous les cent ans, et la durée de son pouvoir n'est que d'un jour.

CASA.

Ainsi vous l'avez fabriqué aujourd'hui et sa puissance expirera ce soir?

BOU-SCHALBA.

Oui. De plus, il ne peut avoir de vertu qu'on doigt d'un homme condamné à mort.

ALADIN.

Et cet anneau...

BOU-SCHALBA.

Te délivrera de tous les ennemis.

ALADIN.

A quel le reconnaitrai-je?

BOU-SCHALBA.

En le montrant, il forcera l'homme qui se trouvera en face de toi à dévoiler ses véritables sentiments à ton égard.

ALADIN.

J'accepte, donnez-moi l'anneau. J'irai conquérir la lampe.

BOU-SCHALBA.

Et tu me la rapporteras?

ALADIN.

Et je la rapporterai, mais en échange, je veux que vous vous engagez à me faire voir, à mon retour, une fois encore avant de mourir, la princesse Badroulboudour!...

BOU-SCHALBA.

Je le te promets...

CASA.

Et moi, je veux qu'après ma mort, on porte à la princesse Grise-dinde-ou, une niche de mes cheveux.

BOU-SCHALBA, il remet l'anneau à Aladin.

Tiens, voici l'anneau.

ALADIN.

Ah! cet anneau peut me faire connaître mes ennemis; eh bien! voyons d'abord. (Il force le bague. — à Bou-Schalba.) Votre intention est bien de tenir les promesses que tu nous as faites?

BOU-SCHALBA, gracieusement.

Non! allons donc! mais en aucune façon. Dès que tu m'auras remis la lampe, je ferai exécuter votre sentence, sans le moindre délai.

CASA.

Ah! traître! (Il se lève.) Son dîner me fait horreur... et puis je n'ai plus faim du tout!

ALADIN, froissant l'anneau.

Mais pourquoi nous trahis-tu?

BOU-SCHALBA, très-gracieusement.

Parce que ce matin vous m'avez brisé?.. Je vous hais et j'ai l'intention à ton retour et quand j'aurai la précieuse lampe, de vous faire subir les tortures les plus abominables.

ALADIN.

Ah! fourbe insigne!... Eh bien, pour le pouvoir de cet anneau magique, j'ordonne que tu sois enchaîné toi-même. (Le tabouret sur lequel est assis Bou-Schalba se transforme en pot, lui traverse le corps, et sert par le creux.)

BOU-SCHALBA, criant.

Cochins! misérables! pendez-les! Grâce.

ALADIN.

Baba, prends dans sa poche les clefs de la prison et fuyes.

CASA, il prend les clefs.

Les voici. (A Bou-Schalba.) Mieux, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (Bou-Schalba fait des gestes de colère.) Tenez, je suis bon pour toi je te mets un tabouret sous les pieds, pour que tu ne t'enrhumes pas, (il lui place un pot tabouret.)

ENSEMBLE.

Air : Ah! que les plaintes sont dures.

BOU-SCHALBA.

Ah! Dieu! laisser un soir.

Crier et gémir

Sans le secours!

Méchants,

Mauvais traitements,

Faites à l'instant

Cesser mon tourment!

ALADIN, CASA, le saluent.

Adieu, monsieur le Viri!

C'est votre désir.

Nous allons partir!

Pour tant,

Revenez avant,

Pour vos talismans,

Nos remerciements!

BOU-SCHALBA, se débattant sur son pot.

Cochins!

Fourbes! assassins!

Si jamais, jamais

Je vous retrouverai...

CASA.

Dites-moi

Si ce rat des cieus,

Came, achon vous

Des plaques bica dort...

ENSEMBLE.

CASA, ALADIN.

Adieu! monsieur le viri, etc.

BOU-SCHALBA.

Ah! Dieu! laisser ce viri, etc.

(Baba et Aladin sortent. Bou-Schalba se secoue sur son pot qui s'échoue avec lui.)

CINQUIÈME TABLEAU

Une campagne; à gauche, l'entrée d'une grotte. À droite, une fontaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SCHAH, SCHAÏBA-BOU, RADROULBOUDOUR, GRUDINDOÏ, GAROS, ET GAROS-CHASSIS, COUSTANS.

(Le schah prie le Schah.)

CHŒUR DE CHASSE.

Air : Quand Diane descend dans la plaine. (Ouvrez)

GRUDINDOÏ.

Ae fred des bois et dans la plaine !
Ton, tea, tantan, tantan,
Seignons notre maître et chassons,
Ton, ton, tantan, tantan !
Quand il s'arrête à la fontaine,
Ton, tea, tantan, tantan,
Comme lui nous nous arrêtons,
Ton, ton, tantan, tantan !

LE CHŒUR.

Comme lui nous nous arrêtons,
Ton, ton, tantan, tantan.

LE SCHAH.

Allons, allons je suis content, j'ai bien dormi, j'ai bien déjeuné, j'ai fumé une bonne pipe. Je viens ici prendre un exercice salutaire... À propos, Schah-Bou ?

SCHAÏBA-BOU.

Superbe schah ?

LE SCHAH.

C'est demain que vous épousez Radroulboudour ma fille.

SCHAÏBA-BOU.

Demain entre une heure et deux, oui mon Schah.

LE SCHAH.

Il y a une chose que j'ai oubliée jusqu'ici de vous demander à ce sujet.

SCHAÏBA-BOU.

Quelle chose, grand schah ?

LE SCHAH.

Voilà : vous allez être le mari de ma fille, et j'ai oublié de vous demander si vous l'aimez.

SCHAÏBA-BOU.

Si je l'aime ! pouvez-vous le demander.

LE SCHAH.

Puisque je la demande, c'est que je le pense, (se penchant à l'oreille.) Mais comment se fait-il que une fille qui a déjà refusé cent trente-sept maris et qui s'irrite si violemment contre tous ceux qui lui parlent d'amour ne se soit pas emportée contre vous ?

SCHAÏBA-BOU.

Ah ! voilà... elle ne s'est pas emportée parce que... parce que... je ne lui ai jamais rien dit.

LE SCHAH.

Ah ! c'est très-fort !... vous êtes le plus malin de tous...

SCHAÏBA-BOU.

Je ne lui parlerai d'amour qu'après le mariage.

LE SCHAH.

Allons, mariez-vous donc, et soyez heureux, mes enfants, être heureux c'est le secret du bonheur !

GRUDINDOÏ, s'écrit.

Eh ! oh !

LE SCHAH, s'écrit.

Tu as compris ?

GRUDINDOÏ.

Ah ! oui, papa ! c'est justement ce que je pense, ça, papa !

LE SCHAH.

Eh ! est-ce de ma force !... allons... j'en crois qu'elle se fâche. À propos, tout est-il prêt pour la chasse ?

SCHAÏBA-BOU.

Oui illustre schah, quel gibier daignera tuer Votre Hauteur ?

LE SCHAH.

Je tuerai, ce matin, deux cents perdrix, quinze cents lapins.

SCHAÏBA-BOU.

Justement, nous n'avons que des faisans dorés... j'ai fait dorer douze cents lièvres et dix-sept cents lapins.

LE SCHAH.

C'est bien... aujourd'hui, pas d'étiquette. Il n'y a plus ni

princes ni sujets. Tout le monde prendra part à la chasse. Ma cour et mon peuple armés de bâtons rabattront le gibier, moi et mes filles nous chasserons. Me fille, cette chasse te plaît-elle ?

RADROULBOUDOUR.

Les lapins et les lièvres sont un gibier bien misérable, j'aurais préféré chasser le lion ou le tigre.

LE SCHAH.

Le tigre, le lion !... mais songe donc, ma fille, que tu vas t'unir. Songes à Schah-Bou que tu vas épouser.

RADROULBOUDOUR.

Eh bien, mon père ?

LE SCHAH.

Eh bien !

Air :

Tu n'as pas les moeurs de ton sexe ;
Ça me chagrine en vérité,
Et j'ai peur que ça ne vire
Sa grande sensibilité.
Je te l'ai dit, et te répète
Songes-y mou enfant chéri
Toujours chasser à grosse bête
Ça peut inquiéter un mari.

SCHAH-BOU.

En effet, princesse, ça me fait frémir, pour...

RADROULBOUDOUR.

Rassurez-vous.

LE SCHAH.

Aujourd'hui, tu te contenteras de notre gibier. Mon gendre, vous chasserez avec nous... À ce propos, je veux vous donner un conseil. Supposez, mon gendre, que vous avez un animal devant vous.

SCHAÏBA-BOU.

Puisque monarque, c'est une chose que l'on peut penser, mais la politesse, le respect...

LE SCHAH.

Comment... comment... mais tu ne me comprends pas, butor ; je ne te parle pas de moi, mais d'un gibier. Il ne s'agit pas d'un schah, mais d'un lapin.

SCHAÏBA-BOU.

Ah ! d'un lapin.

LE SCHAH.

Eh bien, quand tu es en lapin devant toi. Il faut viser d'abord et tirer ensuite, et toi d'habitude tu tires d'abord et tu vires après... c'est une mauvaise méthode et qui ne réussit que difficilement...

GRUDINDOÏ.

Ah ! papa, vous êtes injuste, à la dernière chasse il a tué un garde.

LE SCHAH.

Oui une fois par hasard, on attrape quelque chose... mais c'est du hasard... c'est un raccourci. Mais je ne vois pas mon vizir... Est-ce qu'il va se donner le genre de me faire attendre...

SCHAÏBA-BOU.

Seigneur, il m'a dit qu'il allait nous rejoindre. Je crois qu'il travaille.

LE SCHAH.

Je ne veux pas qu'il se fatigue... j'aime mon peuple, et plus les vizirs travaillent, plus le peuple est malheureux.

SCHAÏBA-BOU, se schah.

Je crois qu'il est allé à la prison pour hâter l'exécution des deux oisieux qui ont osé pénétrer dans le bon...

LE SCHAH.

Toi-toi. Ne me parle pas de cela, je frémis à la pensée que deux témoins ont pu voir mes trésors d'enfants dans un appareil aussi intime.

GRUDINDOÏ.

Ah ! bien, moi, papa, ça ne m'a rien fait du tout... D'abord ils étaient très-gentils.

RADROULBOUDOUR.

Pourvez jeunes gens... Mon père, est-ce que ce crime mérite réellement la mort ?

LE SCHAH.

Oui ma fille, quand on le connaît pour la première fois, la mort ; la loi est précise.

GRUDINDOÏ.

Et quand on le connaît pour la seconde fois, papa ?

LE SCHAH.

Ah ! pour la seconde fois... le code ne s'explique pas... c'est une lacune du législateur... j'y songerai.

SCÈNE II.

LES MÊMES, puis BOU-SCHABA, marchant vite comme un piqueur.

BOU-SCHABA.

Ab ! voici le vizir... mon père... il a l'air bien préoccupé.

LE SCHAR.

En effet il paraît tout embarrassé dans sa démarche. Qu'avez-vous donc, Bou-Schaba ?

BOU-SCHABA.

Qu'avez-vous donc, papa ?

BOU-SCHABA.

Ce que j'ai... je n'ai rien... (à part.) Impossible de l'attraiter... Il m'a fallu le faire seoir... en bas... le fer bouillonne est resté dans mon sein... il me traverse depuis le cerveau jusqu'à ma base !...

LE SCHAR.

Vizir, ne vous voyant pas auprès de moi, j'ai craignais pour votre tête qui m'est chère.

BOU-SCHABA.

Ma tête n'a cours aucun danger... un accident sans importance... dont ma tête n'est pas le siège. (à part.) Ah ! les gredins !...

LE SCHAR.

Vous semblez marcher difficilement.

BOU-SCHABA, à part.

Très-difficilement...

LE SCHAR.

Cependant, vous nous suivez à la chose. (Bou-Schaba s'écroule d'un air peu satisfait.) A cheval, messieurs, à cheval !...

BOU-SCHABA, à part.

A cheval !... je ne pourrai jamais m'asseoir...

LE SCHAR.

Mais j'ai désiré que vous m'expliquiez...

BOU-SCHABA.

Pardon, seigneur, Votre Hautesse qui soit tout, ignore totalement que cette grotte est habitée par un terrible dragon.

LE SCHAR, avec effroi.

Un dragon !...

BOU-SCHABA.

Ce monstre a coutume de venir tous les jours à midi se désaltérer à cette fontaine. Il est midi moins dix minutes.

LE SCHAR, vivement.

Allons, mes filles, partons.

BADROULBOUDOUR.

Un dragon, mon père, il faut rester... il faut le combattre, le vaincre.

LE SCHAR.

Le combattre !

BOU-SCHABA.

Y songez-vous, Badroulboudour !

LE SCHAR.

Allons alors, la peur commande, il faut obéir !

REPRISE DU CHŒUR DE CHASSE.

En fond des bois et dans la plaine, etc.

(Tous sortent.)

SCÈNE III.

ALADIN, BABA.

Ils sont partis... Respirons un instant.

ALADIN.

Non... viens... chaque instant perdu retarde le moment où je pourrai me jeter aux pieds de la belle Badroulboudour.

BABA.

Et à ceux de ma chère Grindinde.

ALADIN.

Est-ce la peur qui te retient ?

BABA.

La peur... du tout... c'est le dragon.

ALADIN.

Bah ! cet animal nous en déivrera.

BABA.

Alors, passe devant.

(Au moment où ils vont entrer, un grand bruit se fait entendre, des fumées et de la fumée sortent de la grotte. Le dragon paraît, ils restent éperonnés.)

BABA.

Tiens, il jette du feu par ses narines. Ça n'est pas un dragon, c'est un artilleur.

ALADIN.

Il ne nous voit pas... observons-le.

Filons plutôt.

BABA.

ALADIN.

Chut ! il se dirige vers la fontaine. Ah ! quelle idée. (Il frotte ses anneaux.)

BABA.

Que fais-tu ?

ALADIN.

Je veux que cette eau se change en vin.

BABA.

Tu lui poses à boire, à présent ?

ALADIN.

Je veux qu'il se grise. (L'eau de la fontaine devient rouge.)

BABA.

Griser un dragon... ça n'est pas facile.

ALADIN.

Il y a...

BABA.

Où ! oh ! mais il va bien ! Quel ivrogne !

ALADIN.

Il s'arrête, sa démarche est déjà moins assurée. (Le dragon descend et commence à titubier.)

BABA.

Il a son jeune homme.

Air : L'Amiral Couronné. (POUR DES SOUPES.)

Le dragon s'est poché, le

Première phase : La grotte !

Il titube, titube, titube !

(Le dragon remonte en titubant et se remet à boire.)

Le voilà qui redescend,

Deuxième phase, en titubant ;

Il titube, titube, titube !

(Il redescend en titubant.)

Animal en verbe,

N'a jamais si bien titubé.

(Le dragon remonte et bout de nouveau pendant la récitation, puis il redescend d'un air très-mécontent.)

Même air.

BABA.

Il se recueille à présent,

Troisième phase, ivrement ;

Il pleure, pleure, pleure...

Il va jurer qu'il n'a pas bu.

Mais je dirai que je l'ai vu.

(Le dragon est resté à terre dans un état complet d'ivresse. — Chœur général.)

Qu'il meure, meure, meure !

(Il s'écroule vers le dragon, derrière Aladin. Celui-ci trancha la tête du dragon.

Baba revint en scène.)

L'animal en verbe,

Me paraît bien mal traité.

ALADIN.

Et maintenant Baba, à la lampe !

BABA.

A la lampe ! (Il entre dans la grotte.)

DIXIÈME TABLEAU

Les mines d'argent : tout au fond, brèche avec une colonne de porphyre.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GENIE DE LA LAMPE, DÉMONS, DIABLES ET DIABLOTTES D'ARGENT.

(Au lever du rideau le génie est étendu sur un lit d'argent. Autour de lui dament et jurent de petits diabolots. Un petit démon entre tout à coup et les deux s'arrêtent.)

LE DIABLOTTIN, se genant.

Maître ! puissant génie de la lampe, deux ténérailles ont osé franchir l'antre de la grotte verte.

LE GENIE.

Tu te trompes, le dragon veille sur nous.

LE DIABLOTTIN.

Il a tué le dragon.

LE GENIE.

Que dis-tu ?

LE DIABLOTTIN.

Qu'ils ont triomphé de tous les obstacles qui les séparaient de nous.

LE GENIE.

Qu'entends-je !

LE DIAMANTIN.

Plus de doute, maître, ils viennent conquérir la lampe merveilleuse, et le soumettre à leur domination...

LE GÉNIE.

Précieuses sœurs, est-ce possible?... Eh bien, puisqu'elles ont résisté à l'affrui, ils céderont; ent-ils à la tentation... à moi, toutes les séductions de l'argent! à moi toutes les ivresses, toutes les joies de mon royaume! (Sur un signe qu'il fait, apparaissent toutes les délices de l'argent.)

LE DIAMANTIN.

Ce sont eux, maître, ce sont eux.

SCÈNE II.

LES MÈRES, BABA, ALADIN.

BABA.

Ah! mais par Allah!... C'est de l'argent tout cela?... voilà un local où je me louerais bien un petit entre-sol...

ALADIN.

Marchons, frère, marchons...

BABA.

Pourquoi?... on est très-bien ici... Je trouve préférable à la chambre du dragon de feu... où plutôt à la du dragon...

ALADIN.

Qu'importe... marchons, marchons toujours. (Il se tresse des vœux.)

BABA.

Bigre... la propriétaire!...

MEROU.

Je suis Merrou, le génie de la lampe merveilleuse, et je ne te permettrais pas de l'emparer du précieux talisman confié à ma garde. Arrête!...

ALADIN.

Je ne puis lutter contre ton pouvoir. Aurais-tu pas pitié d'un homme à qui l'amour a fait braver tous les dangers!

MEROU.

Que ma fait l'amour des autres à moi, qui ai vu débâcler celui que je ressentais, que je ressentais encore... C'est au nom d'une mortelle que tu m'imploras... C'est en souvenir de la plus puissante et de la plus cruelle des fées, c'est en souvenir de la fée Nérba que je repousse ta prière...

BABA.

Aladin, la propriétaire nous donne notre congé.

ALADIN.

Et que m'importe... N'ai-je pas pour lutter le pouvoir de cet anneau magique?... Allons place!...

MEROU.

Ecoute, écoute encore... Et si je te donnais toutes les richesses que tu nous entourais... si je te faisais souverain de ce royaume d'argent... si je mettais à tes yeux des mines d'or et des palais de pierres, ne t'arrêteras-tu pas?

BABA.

Aladin, mon ami, c'est une proposition qui mérite d'être écoutée.

ALADIN.

Il n'y a qu'un trésor au monde, c'est la princesse Badroulboudour.

Air : *Je l'aime* (Fortino.)

Je l'aime, (bis)
Son amour est le seul trésor!
Je l'aime, (bis)
Et quand je m'effraie même
La puissance et la destinée
Je l'aime! (ter)

Allons, place, te dis-je et livre-moi le talisman. (Il présente son anneau à Merrou qui fait ce signe du désespoir.)

MEROU.

Attends... Attends... Encore un dernier effort! à moi, (Des Océans entrent et veulent défendre Merrou, mais sur le pouvoir d'Aladin, ils leur change.)

SEPTIÈME TABLEAU

Les jardins de la lampe merveilleuse.

BABA.

Ça marche... ça marche.

ALADIN.

Mais la lampe!... la lampe merveilleuse!... où est-elle? je ne la vois pas. Je la veux, te dis-je... je la veux!... (Il se tresse des vœux de donner l'anneau à Merrou.)

MEROU.

Sois donc obéi : Regarde.

HUITIÈME TABLEAU

LES BOUQUETS ENCHANTES.

La bouquet du fond s'entr'ouvre, et découvre un escalier au haut duquel on aperçoit la lampe merveilleuse posée sur un pedestal en diamant. Aladin s'approche pour s'emparer de la lampe, mais des voix paraissent, s'emparent de lui et entraînent des dames; à la fin du ballet, Aladin a franchi les marches de l'escalier, et s'est emparé de la lampe.

ALADIN.

Allah! Kérim!... Je la tiens, frère, je la tiens.

MEROU.

Aladin, nous sommes à tes ordres, moi et tous les autres génies serviteurs de la lampe.

TOUS.

Allah! Kérim!...

ACTE DEUXIÈME

NEUVIÈME TABLEAU

Commencement de l'un des côtés d'une rue de la ville. Trois bouquets fleurissent sur la palme, sur la première est écrit : Café restaurateur européen. Sur la deuxième, bouzouk indigène, et sur la troisième, droguerie universelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES HABITANTS DU PAYS SE PROMENANT DEVANT LES BOUQUETS.

CHŒUR.

Air : *la Marche*.

Au bouzouk qui vient du sultan,
Amis, allons-bous d'acoustre;
Achetez au plus juste prix,
Les produits de tous les pays.

PREMIÈRE FEMME, chez le droguiste.

Mon mari est resté ce matin trop longtemps au soleil, il a une fièvre qui le brûle. Quel médicament me conseilles-tu?

LE DROGUISTE.

Il m'est arrivé hier un chargement d'ellébore première qualité. Donne-lui de l'ellébore. (Un garçon sert la femme.)

DEUXIÈME FEMME, au droguiste.

Mon mari est resté trop longtemps au bain du fleuve; il a un refroidissement. Que lui feras-tu prendre?

LE DROGUISTE.

Beaucoup d'ellébore.

TROISIÈME FEMME.

Merci, (elle se fait servir à son tour.)

UN HOMME, entrant.

Ma femme, qui est bien la créature la plus insupportable de la terre, vient de me donner un réjeton; quelle drogue donnerai-je à l'enfant, et quelle drogue à l'autre?

LE DROGUISTE.

Il faut froter le nouveau-né avec de l'ellébore et en faire prendre une infusion à la mère.

L'HOMME.

J'avais l'intention de faire prendre du jalap à ma femme.

LE DROGUISTE.

Garde-t'en bien, elle en mourrait.

L'HOMME, part.

Ah!... elle en mourrait! tu crois qu'elle en... Tiens, tiens, tiens!

LE DROGUISTE.

Voici deux doses d'ellébore.

L'HOMME, part.

Merci... (Il va pour servir et revient ce se grattant l'oreille.) Donne-moi toujours quelque peu de jalap.

LE DROGUISTE.

Du jalap... Mais...

L'HOMME.

J'ai beaucoup de rais à la main. (Le garçon droguiste le suit.)

LE MARCHAND DU KAZAR INDIGÈNE, entrant.

Turbans à vendre! qui veut des turbans? Ils sont tout frais, ils arrivent, ils arrivent.

UN ACBUTIER.

Combien ceint-ils?

LE MARCHAND.

Deux piastres. C'est un turban Ben-Gibus, pour soirée, c'est le dernier genre. (Il apaise le turban en forme de chapeau.)

UN ENFANT.

Papa, je veux un turban Bendibass, moi.

LE MARCHAND.

Achetez un turban pour ce cherubim, mon pacha? (Il offre l'enfant d'un turban gigantesque. Grand.) Tapis de Tunis! Pastilles du Serrail!

CHOEUR DES CHANTEURS qui sortent.

Air: *la Muezzin*.

Ao bazar qui vient de s'ouvrir,
Amis, achetez-nous d'acquiescir,
Achetez au plus juste prix
Les produits de tous les pays.

SCÈNE II.

ALADIN, BABA, LE MARCHAND.

BABA.

Je tombe d'inertition.

ALADIN.

Je suis épuisé de fatiguer, ah! tu dois ma maudire, mon pauvre Baba.

BABA.

Te maudire! est-ce ta faute si nous ne savons pas nous servir de ce damné talisman qui reste inutile entre nos mains?

ALADIN.

Renoncer à ma chère Badroulboudour. Ah! cela me fend le cœur.

BABA.

Deux jours sans manger, ça me fend l'estomac.

ALADIN.

Ne désespérons pas encore.

BABA.

Et que pouvons nous espérer, je te le demande? un homme robuste avec beaucoup de courage peut encore se passer de travailler pendant deux jours; mais ne rien prendre entre ses repas lorsqu'on n'a ni déjeuné ni dîné! voilà une triste situation!

ALADIN.

Ce misérable magicien s'est moqué de nous! maudite lampe! j'ai beau faire des souhaits! aucun ne se réalise.

BABA.

C'est comme si l'on éternuait.

ALADIN.

Je l'ai secouée, allumée, éteinte.

BABA.

Je l'ai remplie de toutes les huiles imaginables.

Air de l'Épistole.

Cette lampe rétive
Je l'ai remplie en vain
J'ai mis de l'huile d'olive
J'ai mis de l'huile de lin,
Ma surprise est extrême
Je n'ai pu que m'écarter
L'huile de rien elle-même
Ne la fait pas aller. (bis)

Ça ne prend pas... quel parti prendre?

ALADIN.

Hélas! je ne sais.

BABA.

Mon avis est d'aller au plus pressé et de ne pas nous laisser mourir de faim.

ALADIN.

Et pour cela que faut-il faire?

BABA.

Eh bien pour cela il faut manger.

ALADIN.

Et comment?

BABA.

Comme ça. (Il fait le signe de manger.)

ALADIN.

Mais il nous faudrait de l'argent.

BABA.

De l'argent... ou des aliments. Et pour nous en procurer il faut faire ce que je t'ai dit... essayer de vendre cette lampe. Tu vois, je vais la proposer à cet honnête marchand.

ALADIN.

Tu le veux?

BABA.

Laisse-moi faire. (Au marchand.) Très-illustre Babouin et Cie, je viens vous proposer une célèbre affaire.

LE MARCHAND.

Je n'en fais jamais d'autres.

BABA.

Vous voyez cette lampe, je vous l'offre pour un peu d'argent dont nous avons grand besoin, ce jeune seigneur et moi.

LE MARCHAND.

Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de votre lampe? Elle n'a aucune valeur. Passez votre chemin.

ALADIN, s'approchant.

Mais elle est toute neuve. Il suffirait de la nettoyer.

BABA.

Et vous pourriez la revendre avec un honnête bénéfice.

LE MARCHAND.

Un honnête bénéfice. Ce n'est pas assez.

BABA.

Tenez, je suis sûr qu'en la frottant, elle brûlera comme de l'argent.

ALADIN.

Laissez-vous attendrir, mon poivré frère meurt de faim.

LE MARCHAND.

Je n'y puis rien, je ne suis pas marchand de comestibles.

BABA, faisant la lampe.

Ah! plutôt à Mahomet que vous finissez marchand de comestibles, (la boutique se change en un magasin de comestibles de toutes sortes) ou cafetier restaurant européen comme votre voisin, je le souhaite de tout mon cœur. (Il frotte la lampe et dînant ses mets, et la boutique du cafetier vient prendre la place du bazar, qui, lui-même prend celle de café.)

ALADIN.

Que vois-je?

BABA, qui ne s'est aperçu de rien.

Ah! si vous frottez, mon bonhomme, comme je demanderais tout de suite un bon plat de volaille au riz. (Sa dinde est tout à coup devenue la lampe.)

LE MARCHAND, se changeant en cafetier, et criant :

Servez gervilum gauche.

UN GÂÇON, portant un plat.

Boum!...

LE MARCHAND.

Ah! ça, qu'est-ce que je dis donc, moi? (Regardant le gâçon.) Et qu'est-ce que tu veux, toi... (Regardant autour de lui.) Ah! par Mahomet, qu'est-ce que cela signifie?

Quel donc?

ALADIN.

Regarde... regarde!...

BABA.

Un restaurant... et la tête au riz demandée!... (Criant.) A table!... à table!... à table!... (Il se met à manger.)

ALADIN.

Que veut dire ceci? Qu'as-tu fait, Baba? Qu'as-tu dit en formant ce souhait?

LE MARCHAND, le timide de l'autre côté.

Mes hôtes! mes turcs! Ah! c'est quelques sortilège, cela n'est pas naturel.

BABA, la bouche pleine.

Non, ce n'est pas naturel. C'est très-poivré.

LE MARCHAND.

Je suis ruiné, dévalisé.

ALADIN.

Mais, réponds donc, Baba, comment tenais-tu la lampe en parlant ainsi? Réponds.

LE MARCHAND.

Vous êtes un sorcier... C'est vous qui m'avez ruiné.

BABA.

Moi!... mais je vous dis que je n'y suis pour rien... Est-il rélé!... Je nettoyais la lampe comme cela... (Il frotte la lampe.) Et j'ai souhaité que vous finissiez marchand de comestibles, comme je souhaitais que vous finissiez le droguiste d'à côté. (Il frotte la lampe, la boutique de droguerie prend la place du café.)

ALADIN.

Encore?

BABA.

Mais c'est assez ennuier, j'ai encore faim, moi. (Criant.) Garçon!... servez la suite. Boum! (Le gâçon dégringole en entraînant une table à la fois.) Voilà, voilà!...

BABA.

C'est le café... (Il prend la tasse.)

ALADIN.

Je comprends tout... Il suffit de frotter le talisman...

LE MARCHAND.

Un talisman!... C'est un vrai talisman ?

BABA, buvant.

Quel drôle de goût il a, ce café-là!... Ah!... qu'est-ce que vous m'avez donc... (Regardant le gâçon.) Mais c'est un... mais vous êtes un apothé...

LE PHARMACIEN.

Où... me voilà apothicaire, à présent...

BABA.

Un apothicaire, un donneur de... Et vous osez me regarder en face, vous... Qu'est-ce que vous m'avez fait boire ?

LE PHARMACIEN.

Un très-fort purgatif.

BABA, criant.

Un purga... Ah !

ALADIN, prenant la lampe.

Console-toi, tu seras bientôt guéri.

LE MARCHAND.

Donnez-moi votre lampe... Je vous l'achète pour le prix que vous l'avez eue.

ALADIN.

Non pas. Il est trop tard maintenant, maître Babonin !...

LE MARCHAND.

Le marché était conclut... Elle est à moi.

BABA.

A vous ! allons donc... Ah !... (Se tenant la ventrue.) Ne lâchez pas la lampe, Aladin !...

LE MARCHAND, allant fermer la porte.

Vous ne sortirez pas d'ici.

ALADIN.

C'est ce que nous allons voir... (Il tient la lampe.) Je veux que nous soyons...

BABA.

Ou plutôt, non... donne-moi la lampe...

ALADIN.

Soit. (Il donne la lampe à Baba.)

BABA, frottant la lampe.

Toi et la boutique, que tout disparaisse à l'instant. (Les boutiques et le marchand disparaissent sous terre.)

BABA.

Viens, Aladin, j'ai mon idée !... (Ils sortent. — Changement.)

DIXIÈME TABLEAU

En petit bois. — De tous côtés on voit des champignons ; au milieu du théâtre est un énorme champignon.

ALADIN, BABA, entrant, puis LE GÉNIE.

Où sommes-nous ?

ALADIN.

BABA, reprenant de tous côtés.

Mon ami, nous sommes dans un champ de champignons vénéreux ; il m'a empoisonné avec son purgant... Je veux faire de l'homœopathie.

ALADIN.

Évoquons plutôt le génie mystérieux de la lampe.

BABA.

Tu crois... Évoque... frotte... frotte...

ALADIN, frottant la lampe.

A moi le génie de la lampe merveilleuse.

LE GÉNIE.

Que me veux-tu ? nous voici prêts à l'obéir comme tes esclaves, moi et les autres serviteurs de la lampe.

ALADIN.

Je veux voir la princesse Badroulboudour.

LE GÉNIE.

Tu la verras.

ALADIN.

Je veux plus encore.

LE GÉNIE.

Que veux-tu ?

ALADIN.

Je veux être assez riche, assez puissant, pour devenir son époux.

BABA.

Tiens ! tiens ! l'appétit vient en mangeant... comme a dit Mahomet.

ALADIN.

Est-il en ton pouvoir de me faire le plus riche des habitants de ce royaume ?

LE GÉNIE.

Cela est en mon pouvoir.

ALADIN.

Obéis donc.

BABA.

Oui, oui, de l'or, de l'argent des pierreries... trésors pour deux... servez !, Boum !

ONZIÈME TABLEAU

Un jardin splendide. — Le champignon qui est au milieu du théâtre se développe. Des salons se séparent du pied et supporte un petit pavillon d'où sortent le génie de la lampe, puis une multitude de petits génies qui viennent se ranger autour d'Aladin.

ALADIN.

Que dans un instant toutes ces richesses que je veux offrir au schah soient à la porte de son palais.

LE GÉNIE.

Tes ordres vont être exécutés.

ALADIN.

Conduis-moi, vers la princesse ?

BABA.

Vers les princesses.

LE GÉNIE.

Parlons...

BABA.

Où parlons... (Il prend la queue des petits génies. Un génie paraît et marche derrière lui : Baba se retournant et apercevant le génie.) Sapristi !... Voilà un beau bon de fils. Cette femme est un bien bel homme !

DOUZIÈME TABLEAU

Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESQUEQ, plusieurs ESCLAVES.

PREMIER ESQUEQ.

Soyons gais, soyons très-gais, mes enfants, on va célébrer le mariage de la fille du notre sublime schah.

DEUXIÈME ESQUEQ, tristement.

Nous sommes tous très-joyeux.

TOUS, d'une voix sourde.

Où... tous...

PREMIER ESQUEQ.

Tous !

TOUS, tristement.

Tous, très-joyeux.

PREMIER ESQUEQ.

Allons s'en être bien, vous justement le schah, ses filles et sa cour. Ne cachez pas la gaieté qui vous anime.

SCÈNE II.

LES MÊMES. LE SCHAH, BADROULBOUDOUR, GRUDINDOIE, TOUTE LA COUR.

LE SCHAH.

Eh bien, ma chère Badroulboudour, c'est aujourd'hui que tu épouses le fils de mon vizir. Ton fiancé est jeune, d'une bonne santé, son esprit est borné. L'empereur que tu seras heureuse.

BADROULBOUDOUR.

Oh ! celui-là ou n'a autre, mon père, ça m'est bien égal.

LE SCHAH.

Fais cette soumission, mais j'aimerais aussi à voir sur ton visage un peu plus d'émotion. Une certaine pitié sied bien à une jeune fille comme il faut dans de semblables circonstances.

GRUDINDOIE.

C'est vrai ça, tu quittes papa, tu es mariée, et tu n'es pas contente, qu'est-ce qu'il te faut donc alors ?

BADROULBOUDOUR.

Mais mon père c'est bien simple, je veux qu'elle avec regret et je me dispose à suivre mon époux sans crainte ni plaisir.

LE SCHAH.

Où... où... je sais... (A part.) Il n'y a pas à dire, elle est froide. Ah ! la fièvre la fièvre !... Hélas ! qu'a fait la fièvre.

GRUDINDOIE.

Et mon tour, papa... est-ce qu'il ne viendra pas ?

LE SCHAH.

Patience.

GRUDINDOIE, grommelant.

Patience... patience... Vous dites toujours ça... s'en est ennuyé, à la fin...

AIR : *Ah ! monne* (GENEVÈVE DE BRASANT.)

Ah ! papa !... ah ! papa ! (bis)
 Il est temps qu'on me marie.
 Ah ! papa !... ah ! papa ! (bis)
 Voilà
 Ma sœur établie,
 A ma tour aujourd'hui,
 Qu'on me donne un mari ;
 Qu'il soit laid ou joli,
 Un mari (bis)
 Ah ! papa !... ah ! papa ! (bis)
 Je ne pense plus qu'à cela.
 Oui, oui
 Un mari. (bis)

ROSEINE COUPLAT.

Tiens, papa, papa, (bis)
 Trouveriez-vous agréable ?
 Tiens, papa, papa, (bis)
 De voir les autres à table
 D'être près du plateau,
 Sans en prendre un morceau,
 D'assister au festin,
 La fourchette à la main,
 Ah ! papa ! ah ! papa ! etc.

LE SCHAR.

Ni tu crois que c'est en grogant toujours qu'on trouve des maris ?

GRUDINOISE.

Eh bien, trouvez-m'en un seulement, et je vous promets que je serai très-gaie la première fois que je me marierai.

Comment, la première fois ?

GRUDINOISE.

Mais dame, un mari, ça ne peut pas toujours durer.

ROSEINE COUPLAT.

Mon père, il me semble que vous auriez mieux fait de marier ma sœur que moi.

GRUDINOISE.

Où ! oui, papa, mariez-moi tout de suite.

LE SCHAR.

Ma fille, vous manquez de retenue.

GRUDINOISE.

Papa, c'est donc mal de se marier ?

LE SCHAR.

En contraire, c'est de première nécessité.

GRUDINOISE.

Alors, plus c'est bien, plus il faut se marier de fois.

LE SCHAR. à Roseine Couplat.

Elle a des raisonnements d'une profondeur qui m'étonne... Je me demande souvent si c'est elle qui est... bête... ou si c'est moi qui suis... il y a des instants où je doute...

GRUDINOISE.

Ah ! voilà le flancé de ma sœur...

LE SCHAR. à Roseine Couplat.

Ma fille, fais-moi l'amitié de prendre un air à la fois joyeux et troublé... ça ne l'engagera à rien ; mais c'est pour la morale.

SCÈNE III.

LES MÊMES, SCHAIABA-BOU, SUIVANT.

LE SCHAR.

Arrivez donc, mon genévre, ou n'attendez plus que vous.

SCHAIABA-BOU.

Puissant monarque et beau-père, je me rends à mon devoir.

LE SCHAR.

Avez-vous vos papiers ?

SCHAIABA-BOU.

Les voici !

LE SCHAR.

Ils sont en règle ?

SCHAIABA-BOU.

Je les ai tous... Ah ! excepté mon acte de décès que je n'ai jamais pu trouver à la mairie.

LE SCHAR.

Comment, votre acte de décès... vous voulez votre acte... (à part) J'aurais dû lui faire épouser Grudinoise.

SCHAIABA-BOU.

Impossible de me le procurer.

LE SCHAR.

Nous nous en passerons pour aujourd'hui,

GRUDINOISE.

Mais il faut espérer qu'on le dressera bientôt.

LE SCHAR.

Ah çà ! et votre père, mon ministre universel, où donc est-il ?

SCHAIABA-BOU.

Sublime Majesté, il travaille.

LE SCHAR.

Encore... Ah ! mes pauvres sujets !

SCHAIABA-BOU.

Il fait, je crois, un traité sur le pal.

LE SCHAR.

Ah !

SCHAIABA-BOU.

Il sera ici dans un instant avec les présents que j'offre à ma fiancée...

LE SCHAR.

Qu'ils soient les bien venus, lui et les dons dont vous parlez.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOU-SCHAIABA, ESCLAVES, portant une immense corbeille.

LE SCHAR.

Venez, venez, Bou-Schailaba.

BOU-SCHAIABA, maintien très-ride et se tenant toujours fort droit.

Sublime lumère, phare de l'univers, je vous salue.

LE SCHAR.

Permettez, cher ami, permettez, vous me dites toujours : je vous salue, et vous ne saluez pas du tout.

BOU-SCHAIABA.

Vous croyez, grand soleil.

LE SCHAR.

Je crois.

GRUDINOISE.

C'est vrai, ça, vous ne saluez jamais papa.

BOU-SCHAIABA.

C'est que...

LE SCHAR.

Écoutez, Bou-Schailaba, je remarque en vous, depuis quelques jours une très-grande noblesse de démarche qui me charme, mais vous avez en même temps une certaine roideur qui me blesse.

BOU-SCHAIABA.

Une... roideur... moi ou, ou ça.

LE SCHAR.

Je ne sais, mais vous avez de la roideur. Allons, rendre hommage à votre monarque, saluez, monsieur, saluez-moi.

BOU-SCHAIABA.

Que je vous...

SCHAIABA-BOU.

Mais saluez donc, papa !

GRUDINOISE.

Mais saluez donc papa !

BOU-SCHAIABA, essayant de sourire.

Certainement, je ne demande pas mieux.

LE SCHAR.

A la bonne heure. (Riant.) Eh ! eh ! c'est qu'on manque de respect envers le souverain... Vous savez mon bon... empereur.

BOU-SCHAIABA.

Moi... em... empalé... Ça ne se peut plus. (Se reprenant.) Ça ne se peut...

LE SCHAR.

Allons, saluez.

BOU-SCHAIABA.

Voilà seigneur... voilà. (Il fait la révérence comme une femme.)

LE SCHAR.

Mais... mais ce n'est pas un salut cela !

GRUDINOISE.

C'est une révérence.

BOU-SCHAIABA.

Eh bien... je salue mon souverain. (Roucouillant.) Avec révérence.

LE SCHAR.

C'est bien... (Riant.) À propos, avez-vous recommandé à votre fille de ne pas dire un mot d'amour à sa femme.

BOU-SCHAIABA.

Soyez sans inquiétude.

GRUDINOISE.

C'est vrai, elle n'aime pas qu'on lui parle d'amour, ma sœur. Elle le refusait net, comme elle a déjà refusé les trois

cent soixante-cinq prétendants qui avaient eu l'imprudence de lui peindre leur flamme.

VOUS SCHAÏA, bon.
Vous allez voir. (bas.) Schéïla-Bou, faites votre compliment à la princesse. (bas.) Et n'oubliez pas mes recommandations, pas de fadeurs, soyez positif, pratique, éminemment pratique. SCHAÏA, bon.

Oui, p'pa. Princesse, je vais devenir votre époux. C'est un mariage de convenance, vous êtes riche et puissante. De mon côté, je suis puissamment riche, et nous serons souverains de ce pays, qui est le plus beau du monde, à la mort de votre père.

LE SCHAÏ.
Qu'est-ce qu'il dit...
SCHAÏA, bon, sérieux.
A la mort de votre père qui ne saurait tarder longtemps.
BOU-CHAÏA.
Pratique... éminemment pratique.
LE SCHAÏ.
C'est ce que nous verrons.

SCHAÏA, bon.
Qu'en apporte la corbeille... suivant un usage ridicule, je vous offre quelques présents, je les ai choisis utiles et agréables. (Des serviteurs portant la corbeille approchent.)
BAZOUILLAS-POUR.

Que vois-je !
BAZOUILLAS-POUR.
C'est la corbeille... ça ?...
SCHAÏA, bon.
Voici le détail de ce qu'elle renferme. (Il lui donne un papier.)
BAZOUILLAS-POUR.
Linge de table et de toilette.

SCHAÏA, bon.
Il est damassé...
BAZOUILLAS-POUR.
Ah ! vous avez amassé du linge ?...
SCHAÏA, bon.
Oui, j'ai un peu de linge damassé.
BAZOUILLAS-POUR.
Bon ! (bas.) Gilet de flanelle pour monsieur.

La santé de l'époux est le plus beau présent à faire à l'épouse.

LE SCHAÏ.
Ça n'est pas mal, ça.
BOU-SCHAÏA, se débâillant.
Eh bien, seigneur, comment trouvez-vous que je l'ai élevé.

LE SCHAÏ.
Il est pratique ; ma fille, rendez-lui sa politesse et répondez-lui quelques mots bien sentis.

BAZOUILLAS-POUR.
Schéïla-Bou, puisque le mariage est une nécessité... autant vous qu'un autre, voici ma nièce.

LE SCHAÏ.
Allons, ça s'est mieux joué que je ne croyais, voir, donnez le signal... Et si j'ose m'exprimer aussi, que la fête commence. (ils sortent tous. Changement.)

TREIZIÈME TABLEAU

Les jardins du palais.

BALLET.

QUATORZIÈME TABLEAU

Un boulevard Louis XV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SCHAÏ, BOU-SCHAÏA.

LE SCHAÏ, arrivant la main à Bou-Schéïla.
Ah ! nous avonsagi en bons pères de famille ! Ces chers enfants, les voilà unis... puisent-ils être heureux. En somme, nous en voici débarrassés.

BOU-SCHAÏA.
Et nous pouvons nous livrer à la joie.

LE SCHAÏ.
Maintenant, allons nous coucher. (à schéïla.) Ah ! Dieu le bel venir !

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN SERVITEUR. (Grand bruit dans la maison.)

LE SCHAÏ.
Quel est ce bruit ?
LE SERVITEUR.
Grande lumière, deux étrangers accompagnés d'une suite nombreuse et brillante sollicitent l'honneur d'être introduits devant vous.

LE SCHAÏ.
A cette heure ! qu'on les chasse.
LE SERVITEUR.
Ils apportent de riches présents.
LE SCHAÏ.
Je les recevrai avec plaisir, qu'on les introduise.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RABA, ALADIN, magnifiquement vêtus, accompagnés d'écuyers portant des vases d'or, d'argent, etc.

LE SCHAÏ.
Que de magnificence ! Leur figure me plaît.
Ces visages me sont pas inconnus.
RABA, bon à Aladin.
Notre ennemi le magicien.
ALADIN.
Attends, je vais nous rendre inconnus à ses yeux. (Il tire la lampe de son sein.)

BOU-SCHAÏA, à Aladin.
Nêtes-vous pas ?...
ALADIN, qui a tiré la lampe.
Qui donc, seigneur ?
BOU-SCHAÏA.
Connais pas.

LE SCHAÏ.
Approcher, nobles étrangers. Parlez, je vous écoute.
ALADIN.
Très-illustre schah, vous êtes de tous les monarques le plus puissant et le plus fortuné, votre renommée est universelle, le pays que vous gouvernez est le plus beau du monde.

Ces paroles hardies, blessent peut-être vos oreilles ? mais voilà comme nous sommes, c'est à entendre ou à laisser.

LE SCHAÏ.
Je prends... je prends toujours... continuez.

ALADIN.
Daignez nous permettre, schah magnanime, de déposer à vos pieds ces modestes présents...

RABA.
Qui n'ajoutent rien à vos richesses.

LE SCHAÏ.
Aimables étrangers, la noblesse de votre langage est un vœux pour mes oreilles ; j'accepte vos cadeaux comme un témoignage de votre admiration pour ma grandeur, pour ma vaste intelligence, pour mon esprit transcendant, en un mot pour mon génie.

RABA.
Et pour sa modestie.
BOU-SCHAÏA, bon.
Seigneur ! pour vos lettres d'attest magnifiques présents, que peuvent-ils avoir à vous de demander, je tremble.

LE SCHAÏ, bon.
Tu crois que... laisse-moi faire. (bas.) Mais ce qui à mes yeux donne un prix inestimable à vos présents, c'est que certainement, ils sont tout à fait désintéressés.

RABA.
Hein ?
LE SCHAÏ.
Non, vous ne voulez rien me demander en échange, àmes d'écarter. Je le vois sur votre visage, c'est beau, c'est grand, c'est noble, et c'est ainsi que j'aime à recevoir. Mais il se fait tard, retirez-vous, mes amis, et dormez en paix.

BOU-SCHAÏA, se schah.
Pratique... éminemment pratique...
RABA, bon.
Mais il nous dévalise.

ALADIN, bon.
Calme-toi.
RABA.
Pardon, prince, mais nous aurions quelques chose...
LE SCHAÏ.
Bonsoir ! bonsoir !

BABA, d'une voix formidable.

Quelque chose à vous donner.

LE SCHA, d'abord.

Hé! que désirez-vous encore de moi, mes amis? je vous écoute.

ALADIN, bas.

Je n'oserai jamais.

BABA, bas.

Attends... (bas.) Prince, nous voulons vous faire le présent le plus inestimable qu'un père puisse recevoir.

LE SCHA.

Vous m'effrayez.

BABA.

Un gendre? pour vous.

LE SCHA.

Un gendre.

ALADIN.

Un époux pour votre fille.

LE SCHA.

Vous voulez la main de ma fille, indépoussables étrangers!

BABA.

Nous implorons sa main, à GEORGE.

LE SCHA.

Jeune homme, dans mes bras, sur mon cœur!

BABA.

Et vous ne lui donnerez pas de dot à votre fille.

LE SCHA.

C'est justement ce que je comptais lui donner... Et tenez, la voici...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRUDINDOIE.

GEORGE.

Papa! papa! ma sœur vous demande...

LE SCHA.

Qu'elle attende.

BABA.

Mais c'est elle, c'est ma princesse!

LE SCHA.

Approche, ma fille bien-aimée, ne me disais-tu pas que tu te trouvais en âge de prendre un époux?

GRUDINDOIE.

Oh oui, papa, tout de suite.

BABA.

Tout de suite! quelle aimable candeur.

BABA.

Eh bien, mon enfant, ouvre ton cœur à la joie, et à ce jeune étranger qui me demande ta main, je la lui accorde sans hésiter.

BABA.

A lui? qu'est-ce qu'il change donc, la grande lumière?

GRUDINDOIE.

Ah! papa, quel bonheur! (Elle veut embrasser Baba.) Le jeune garçon des bains.

LE SCHA.

Non, pas celui-ci, l'autre, c'est le joli que je te donne.

BABA.

Plait-il.

GRUDINDOIE.

J'aimerais mieux prendre le petit laid.

BABA.

Le petit laid.

ALADIN.

Mais prince, il y a erreur, c'est la princesse Badroulboudour que je vous demandais en mariage, c'est elle que j'aime.

LE SCHA.

La princesse Badroulboudour! ah! diable! c'est différent, vous étiez en retard de huit jours, jeune homme, elle est mariée.

ALADIN.

Mariée!... que dites-vous? mariée!

ROG-SCHAÏA.

Mariée depuis une heure à mon fils Schaïa-Bou.

BABA.

Mariée à cet idiot-là!...

LE SCHA, à Aladin.

Croyez bien que si j'avais connu plus tôt votre intention, je vous aurais donné la préférence sur le fils du mon vieux et fidèle serviteur; mais je vous le répète, il est huit jours trop tard, les deux époux sont mariés...

BABA.

Patras!...

GRUDINDOIE.

Eh bien, et moi, et mon mariage... (pleureuses) on me promet un mari, on me le tient pas, c'est dégoûtant.

LE SCHA.

Viens, ma fille, c'est une affaire manquée, heureusement tu n'es pas compromise.

GRUDINDOIE, épuisée.

J'aimerais mieux ça et me marier, moi, ça...

BABA.

Grand schah! votre fille est princesse et je ne sais qu'un rien du tout, m'importe, je foule aux pieds du vieux préjugé, son rang, son nom, son titre, je lui sacrifie tout et j'offre de veuve son mari.

GRUDINDOIE.

Oh! papa!

LE SCHA.

J'apprends ce noble caractère, et si tu oses encore lever seulement un œil sur elle, je te fais... fermer les yeux.

BABA, étonné.

Ah!

GRUDINDOIE.

Jeune homme, ne désespérez pas, le respect m'ordonne d'obéir à mon père... mais si je pense me soustraire à sa tyrannie... tu verras, mon petit...

LE SCHA, avec colère, à Aladin.

Asses! c'en est trop!... assez!... Quant à vous, jeune homme, nous sommes tous mariés, dans le cas où Badroulboudour aurait le bonheur de devenir veuve, vous avez ma parole...

BABA.

Oui... Eh bien, allons tout le marié alors.

GRUDINDOIE.

Au revoir, petit laid... au revoir.

BABA.

Au revoir belle Grudindole.

LE SCHA.

Les couteaux par là, ma fille par ici...

BABA.

Que faire!

ALADIN.

Nous reviendrons, et cette fois grâce à notre talisman, nous serons invisibles.

BABA.

Invisibles, c'est dit...

COEUR.

Air : *Eh quel payer propriétaire.* (LES BAVARDES.)

BABA, GRUDINDOIE.

Il faut obéir à mon père,
son père,
Il ne veut pas nous rendre!
Si jamais je puis m'y aventurer,
elle peut s'y soustraire,
Je tromperai son bon plaisir

LE SCHA.

Il faut obéir à son père,
A son père il faut obéir,
Les enfants qu'on veut de me faire,
Malgré tout m'y font plaisir,
Où-est-ce?

Allons, je consens à m'y faire,
C'est bien gênant pour un soir,
Je finirai par m'y soustraire,
Je finirai par me perdre.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

GRUDINDOIE, seule.

Adieu, petit laid... C'est bien dommage, il était si gentil!...

SCÈNE VI.

GRUDINDOIE, RADROULBOUDOUR, SCHAÏA-BOU.

GRUDINDOIE.

Tiens, vous voilà!...

SCHAÏA-BOU.

Comment, la petite belle-mère ici, chez nous?

GRUDINDOIE.

Eh! je soupe avec vous.

SCHAÏA-BOU.

Nous allons faire un souper de noces à trois?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALADIN ET BABA.

ALADIN, sort de terre à droite et parlant à part.
A quatre s'il vous plaît.

BABA, sortant de terre à gauche.
A cinq, si ça vous est égal. (Ils se rapprochent.)

SCALA-BOD.
Allons, soit, que l'on serve le souper.

ALADIN, à Baba.

Approchons, nous sommes invisibles.

BABA.

Approchons...

SCALA-BOD, à part.
Qu'elle est belle... (A Badroulboudour.) Adorable princesse !... Permettez-moi de déposer sur votre front virginal un baiser préliminaire. (A ce moment Baba s'avance et reçoit le baiser.) Elle a la peau un peu dure...

BABA.

Je le crois bien, une baïbe de trois jours.

GRINDOIE.

Mais l'heure s'avance, il est temps de souper...

BADROULBOUDOUR.

Oui... à table...

TOUTS.

GRINDOIE, à Scala-Bod.

Ne criez donc pas si fort, vous...

SCALA-BOD.

Je n'ai rien dit...

CAKOUR.

Air :

A table... à table,
Célestes est heureux hymne,
A table, à table,
Pour un délicieux festin.

GRINDOIE.

Asseyons-nous...

BABA.

Attends... puisque nous sommes invisibles je vais vous en débarrasser... (Il s'assied sur le siège et va se mettre Scala-Bod.)

SCALA-BOD, s'assied sur Baba.

Quel mauvais siège !... Et puis il remue !... Ah ! mais il remue trop...

BABA.

On l'en donnera des sièges par-ci... (Il le fait danser sur ses genoux, puis il se retire brusquement, Scala-Bod tombe.)

GRINDOIE.

Pourquoi donc qu'il s'assoit par terre : relevez vous donc !... à votre santé... mon frère...

SCALA-BOD, se relève.

A la votre, belle-sœur... le voudrais un siège moins inconmode que celui-là.

GRINDOIE.

Prenez le mien... (Ils emportent une assiette et va se mettre sur un fauteuil à droite et qui fait face au public.)

SCALA-BOD, qui a emporté une assiette, va se placer sur un fauteuil à gauche.

Non, je serai très-bien ici...

ALADIN.

Bravo, me voilà seul auprès d'elle... (Il lui baise la main.)

BADROULBOUDOUR.

Ah !...

GRINDOIE.

Quoi donc ?

BADROULBOUDOUR.

J'ai senti sur ma main...

GRINDOIE, moussant.

Tu as senti quoi ?

BADROULBOUDOUR.

Comme un baiser...

GRINDOIE.

Un baiser ?...

SCALA-BOD.

Un baiser ?... (Ils.) Ah ! ah ! ah ! Est-ce que c'est possible puisque je suis ici.

BABA.

Certainement, puisqu'il est ici-bas... (A Aladin.) Va toujours, va toujours...

ALADIN.

Je tremble auprès d'elle...

BABA.
Eh bien, va en tremblant, mais va... (Aladin lui baise le front.)

BADROULBOUDOUR.

Ah ! mon Dieu !...

GRINDOIE.

Quoi donc encore ?

BADROULBOUDOUR.

Cette fois... un baiser sur le front !...

SCALA-BOD.

Mais puisque je suis ici.

BABA.

Mais oui, puisqu'il est là... Tiens, je vais m'arranger pour qu'il n'y resse pas... (Il frotte sa jambe, — Au moment où Scala-Bod va porter sa fourchette à sa bouche, le bras de son fauteuil s'appuie sur le sien et l'empêche de manger.)

SCALA-BOD.

Oh ! là, là !...

GRINDOIE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

SCALA-BOD.

Oh ! là, là !...

GRINDOIE, trié-étyrie.

Mais qu'est-ce qu'il a donc ?...

BADROULBOUDOUR.

Parlez... répondez...

SCALA-BOD, tremblant.

C'est... c'est... c'est... mon fauteuil... mon fauteuil...

GRINDOIE.

Son fauteuil... il rêve !... Ah ! il m'a fait une peur que m'a creusé l'estomac. (Ils se pour manger, Baba frotte la jambe, le bras de son fauteuil lui arrête le bras.) Oh ! là !...

SCALA-BOD.

Qu'est-ce que vous avez ?

BADROULBOUDOUR.

Qu'as-tu à ton tour ?

GRINDOIE.

C'est... c'est... c'est... le fauteuil.

BADROULBOUDOUR.

Le fauteuil... sussi... mais tu rêves !

BABA.

Et moi je vais le réveiller. (Les deux fauteuils servent la table de Scala-Bod et de Grindioie qui crient et saiment par se lever. Les fauteuils se transforment en bergères, qui saiment et sortent.)

GRINDOIE.

Tiens, les sièges qui s'animent !...

SCALA-BOD.

Les fauteuils étaient des bergères... elles n'étaient point causeuses... Meismes au plaisir de vous revoir.

BABA.

Toi, maintenant, fais-moi le plaisir de t'éloigner un peu... (Scala-Bod disparaît.) Aladin, nous te laissons avec la princesse, je t'engage à cesser d'être invisible comme je le fais moi-même... (Se préparant à Grindioie.) Charmante Grindioie. (Il lui présente la main.)

GRINDOIE.

Tiens, d'où sortez-vous donc... monsieur ?

BABA.

Je vais vous l'expliquer, princesse. (Il lui prend le bras et l'emmène.)

GRINDOIE.

Mais, monsieur...

BABA, continuant de marcher.

Il était une fois un roi, une reine et un apothicaire... Le roi dût à l'apothicaire... (Ils disparaissent.)

SCÈNE VIII.

ALADIN, BADROULBOUDOUR.

ALADIN.
Seul avec elle... tâchons de toucher son cœur... (Une mouette.)

BADROULBOUDOUR, effrayé.

Ah !... qui êtes-vous ?... que voulez-vous ?

ALADIN.

Je suis le plus humble de vos serviteurs, un poète qui va chantant, pour désenchanter les belles princesses, des chansons tristes ou joyeuses... Voulez-vous quelque chose de moi ?...

BADROULBOUDOUR, à part.

Quelque galanterie peut-être de Scala-Bod que j'ai tort de ruser avec... (Bab.) Votre figure me plaît, votre voix est douce. Je vous entendrais volontiers ; dites-moi quelque belle histoire.

ALADIN.

Air de M. Desnoes.

Il était un jour, madame,
Un jeune et pauvre artisan
Amoureux au fond de l'âme,
D'une princesse du sang :
Il aimait, chantant sa peine,
Sous les balcons du palais,
Si bas, que sa voix seule
Ne put l'entendre jamais.
Or, l'oiseau volerait sans aile,
Sans sollicite fleurir la fleur.
Plût-il que l'oiseau du ciel,
Ne traitât un pauvre cœur.

Un jour, un dieu suprême
Le fit tomber à genoux,
Il dit alors : Je t'aime
Quand elle prit en émoi,
L'air d'aimer sans espérance,
Le pauvre amour volait
De l'air son existence,
Qui, dès lors était sans but,
Car l'oiseau volerait sans aile, etc.

BADROULOUBOUR.

Comment! elle ne fut pas touchée de tant d'affection, d'un si grand dévouement?

ALADIN.

Non, princesse.

BADROULOUBOUR.

Peut-être jeune homme!

ALADIN.

Vous la plaignez... Vous lui auriez donc rendu l'affection qu'il vous aurait vouée?

BADROULOUBOUR.

L'affection!... sans doute... Il m'attire et il me semble qu'à la place de la princesse... Mais, qu'est-il devenu?

ALADIN.

Ce qu'il est devenu?... Il est... (Se jettant à son pied.) Adorable Badroulobour, il est à vos genoux! Car le malheureux amant, c'est moi, et c'est vous que j'aime, c'est pour vous que j'ai bravé mille dangers...

BADROULOUBOUR, l'écartant violemment.

Vous! vous m'aimez, moi?... Vous osez me dire que vous m'aimez?... Sortez! hula! Quelqu'un chasser ce fou, cet insensé! sortez!

ALADIN.

Quel changement!... mon Dieu!... que dit-elle!

BADROULOUBOUR, muet.

A moi!... A moi!...

SCÈNE IX.

ALADIN, BABA, puis LE GÉNIE DE LA LAMPE.

ALADIN, froissant la lampe.

Où! je saurai pourquoi elle me repoussait avec tant de colère...

BABA.

Elle l'a repoussé.

ALADIN.

A moi, Mérou!

LE GÉNIE, apparaissant.

Que me voulez-vous?... Nous voici prêts à l'obéir.

ALADIN.

Je t'ai dit que j'aimais la princesse Badroulobour.

LE GÉNIE.

Oui, maître.

ALADIN.

Que je voulais être aimé d'elle...

LE GÉNIE.

Oui, maître, et je te dis moi que demain son mariage sera rompu.

BABA.

Après la conduite de son mari, j'y compte bien.

ALADIN.

Quel espoir! mais elle, je l'ai vue d'abord douce, indulgente, bonne, me laissant l'espoir d'être aimé... puis, tout à coup, un changement étrange s'est opéré en elle... Pourquoi cette aversion soudaine?... au moment où entraîné par la douceur et la compassion que je lisais dans son regard, je me suis jeté à ses pieds en lui disant : Je vous aime...

LE GÉNIE.

C'est une loi fatale à laquelle est soumis le cœur de la princesse.

ALADIN.

Que dis-tu?...

LE GÉNIE.

Elle ne peut que haïr celui qui lui dira qu'il l'aime d'instinct...

ALADIN.

Qu'entends-tu?...

BABA.

Eh bien, ça n'est pas comme sa sœur... Elle ne demande qu'à placer son cœur, celle-là...

ALADIN.

Ah! je comprends à présent... Dis-moi le nom du magicien, le nom de la fée qui l'a transformée à cette éternelle insensibilité, à cette froide ignorance de l'amour?...

LE GÉNIE.

Tu me demandes son nom?... Je te l'ai dit déjà...

ALADIN.

A moi?...

LE GÉNIE.

Je te l'ai dit le jour où tu t'emparais de ce précieux talisman. Cette fée cruelle, cause de la souffrance est celle qui a brisé le cœur de Mérou, c'est la fée Nérès.

ALADIN.

Celle que tu aimes?... Eh bien, je veux aller la trouver, l'implorer et rendre à la princesse qui m'est chère, la plus grande joie de la vie, le seul bonheur qui fasse comprendre sur terre les félicités du ciel?...

LE GÉNIE.

Nérès est implacable.

ALADIN.

Où règne la fée Nérès...

LE GÉNIE.

Au pôle Sud!

ALADIN.

Je veux un vaisseau magnifique qui m'y conduise plus rapidement que le vent, plus vite que l'éclair.

LE GÉNIE.

Tu vas être obéi... Viens... (Il fait un signe et disparaît.)

BABA.

Fichère!... quel voyage!... Enfin, si c'est aux frais de l'État!... (En sortant.)

QUINZIÈME TABLEAU

LA MER.

Le théâtre change et représente la mer. Un énorme vaisseau arrive du fond jusqu'à l'avant-scène, où il vire et se présente du flanc : Aladin et Baba, qui sont restés debout sur une sorte de rocher gravissent le flanc du vaisseau et montent sur le pont.

ALADIN, sur le pont.

Courage, Baba...

BABA, sur le pont.

Ouf!... ce n'est pas le courage qui me manque... c'est le le cœur... Ben!... Ben!... comme ça remue!... ah! que je n'aime pas bien cela!... Ben!...

ALADIN.

Allons donc, poltron!

BABA.

Ah! mon ami, que je suis mal à mon aise...

ALADIN.

Du courage!

BABA.

Je ne peux... je ne peux supporter ça plus longtemps... arrêtez cocher... arrêtez... j'en ai assez...

ALADIN.

Impossible...

BABA.

La terre!... en nom du ciel, la terre où je me jette à l'eau.

ALADIN.

La terre... tiens la voici.

BABA.

Où... où... Ben!... (Aladin froisse la lampe — Changement.)

DEUXIÈME TABLEAU

La mer se retire. Le vaisseau se transforme en une secte de tar-rasse à deux étages, couverte de tables servies chargées de la-mière et entourées de coquilles. Des fleurs de navire s'échappent deux escaliers que gravissent des fées esclaves et de seigneurs. Aladin porte un toast à la princesse, et chante sa victoire pro-chaine. Le chœur lui répond :

ALADIN.

Air : *Je veux au plaisir qu'il m'appelle*

Je bois à la noble princesse,
Dont je veux conquérir l'ameur,
C'est par moi que la tendresse ;
Et son cœur doit s'éclore au jour,
Je saurai combattre pour elle,
Je saurai conquérir le sort ;
La nuit qui la crêta si belle,
Fut l'ameur la crêta d'abord.

CHŒUR.

La nuit qui la crêta si belle,
Fut l'ameur la crêta d'abord.

TOUS.

Vive le seigneur Aladin.

ACTE TROISIÈME

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

Le lac des cygnes.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉREA, FEES, PETITES OISEAUX.

(Au lever du rideau, des cygnes s'alignent le long des bords. Sur les côtés de la scène les oisillons de l'eau dansent ou s'agitent à l'air en main, avant de voler.)

NÉREA.

Voilà : Du mari sont le savoir.

Sous le rocher qui vous embaumait :
Chantez, dans ce lieu libre ;
Vous qui peuplez ce doux royaume
D'innocence et de clémence.
Avec orgueil de votre amie,
La reine au coudoiement des rochers
Dont elle paraît le monde
Dont vous ignorez les douleurs.

CHŒUR.

Sous le rocher qui nous embaumait, etc.

NÉREA.

Riez, enfants, car votre âme candide
Est si les biens que moi souffrir de riez
En ce pays jamais les roses
N'ont perdu leurs parfums exquis.
Pour l'éternité vous êtes,
Les feux jamais n'y sont éteints.

RAPPEL DU CHŒUR.

Sous le rocher qui nous embaumait, etc.

PREMIÈRE FÉE.

Ma sœur, notre royaume est charmant.

NÉREA.

Fy vis heureuse et tranquille, aimée de mes enjettes.

DEUXIÈME FÉE.

Mais je ne vois chez vous ni lutins, ni farfadets.

NÉREA.

Les farfadets et les lutins sont partis de cet abominable
sens masculin, qui de tout temps a été proscrit de notre em-
pire.

PREMIÈRE FÉE.

Ah! vraiment! mais alors expliquez-moi donc...

NÉREA.

Quoi, ma sœur?

PREMIÈRE FÉE.

Je ne sais comment vous direz.

NÉREA, l'interrompant.

Je vous comprends et je vais satisfaire votre curiosité : Lors-
qu'elle me fit souveraine de ce séjour d'où les hommes se
trouvaient exclus, la reine des fées, pour peupler mon em-
pire, me donna le droit d'assister à la naissance de toutes les
jeunes filles et le pouvoir d'enlever une plus jolie une par-
tie de leur âme, la faculté d'aimer.

PERMETTEZ-VOUS.

La plus précieuse de toutes, ma sœur.

NÉREA.

Cette flamme divine que je venais dérober à l'enfant, je
l'apporte dans mon royaume et je la renferme dans le corps
de l'une de ces cygnes, symboles d'innocence et de pureté.

DEUXIÈME FÉE.

Mais cela ne suffit pas pour peupler les États.

NÉREA.

Attendez : si vingt années s'écoulaient sans qu'un pouvoir su-
périeur ne m'en ait rendu à la jeune fille qui est demeurée
sur terre, cette flamme d'ameur que je lui ai ravie, l'enfant
s'éteint tout doucement et, morte pour ceux qui l'aimaient,
elle renaît à la vie, et devient l'une de nos sujettes.

PREMIÈRE FÉE.

En sorte que chacun des beaux cygnes qui sillonnent ce lac
est animé de la plus tendre flamme, du feu le plus divin.

NÉREA.

Et voilà qui explique clairement l'antique histoire de Leda
et de son cygne, c'est l'ameur que j'avais enlevé à Leda qui
retournait vers elle sous l'enveloppe d'un cygne, et c'est son
propre cœur qu'elle caressait en lui.

DEUXIÈME FÉE.

Ma sœur, je vous félicite de gouverner un empire aussi calme.

Où les hommes ne pénètrent pas, l'ordre est facile à
maintenir; à présent mes sœurs, coquillons, si vous le vou-
lez, la visite de mes États.

PREMIÈRE FÉE.

Volontiers.

REPRISE DU CHŒUR.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

LES FEMMES, ALADIN, SABA.

(Elles sont accompagnées leur robes jusqu'à la base du théâtre, en croisant des
dames et des jupes. Elles tournent le dos à la scène. Aladin et Saba sont
cachés sous les voiles et sous leurs robes.)

SABA, il se penche à l'oreille.

Hum! hum! ça sent bon ici.

C'est vrai, on y respire comme un parfum de roses.

SABA.

Le pays est charmant; mais il manque d'habitants...

ALADIN.

D'habitants? Regarde, voici les roses dont je parlais.

SABA.

Et de jolies et de très-jolies! Ventre saisi-gris, comme disait
Mahomet, je mettrais bien une de ces roses-là à ma bouton-
nière.

PREMIÈRE FÉE.

Ah! qu'est-ce que c'est que ça?

SABA.

Comment ça? Ça, adorables petites créatures mal éle-
vées, ça c'est des hommes amoureux, spirituels et beaux
comme le jour.

LES FEMMES.

Des hommes.

CHŒUR.

Air : *L'ameur qu'il m'appelle*

Des hommes qu'est cela?

Mes sœurs, des hommes

Qu'est cela,

Dont ce beau pays ne nous sommes

Qu'a jamais vu d'hommes

D's hommes

Où ça,

Des hommes

Qu'est cela?

DEUXIÈME FÉE.

Des hommes, est-ce que c'est des bêtes?

SABA.

Il y en a.

Vous dites ?

TROISIÈME FEMME.

BABA.

Comment ! vous ne savez pas ce que c'est que des hommes ?

TOUTES.

Non, non, non.

BABA.

Leur éducation a été bien négligée ! Les hommes, mes petites châtées...

PREMIÈRE FEMME.

Châties ? comment ça, nous ne sommes pas des châtées, nous sommes des femmes.

BAUL.

Mais je dis mes petites châtées, comme je dirais mes petits leups, mes petites bêtises... Apprenez donc que les hommes sont des bêtes grées et mévres au monde pour vous servir, vous adorer et faire toutes vos volontés.

DEUXIÈME FEMME.

Ah ! mais, nous avons des bêtes bien plus belles que vous.

BABA.

Attrape.

ALADIN.

Et lesquelles, je vous prie ?

DEUXIÈME FEMME.

Ces grand beaux cygnes blancs que vous voyez sur la lac.

BABA.

Comment ! elles nous préviennent ces grands moineaux-là ? Oh ! uh ! les femmes ont-elles des idées.

ALADIN.

Et ce sont là vos seuls compagnons ?

TROISIÈME FEMME.

Sans doute.

BABA.

Dans quel pays sommes-nous donc ?

TROISIÈME FEMME.

Dans le royaume de la fée Nérès.

ALADIN.

La fée Nérès ! Tu entends, Baba, nous sommes arrivés au but de notre voyage. Et vous êtes ?

PREMIÈRE FEMME.

Nous sommes ses sujettes.

BABA.

Et il n'y a jamais eu d'homme ici.

DEUXIÈME FEMME.

Jamais !

BABA.

Alors qu'est-ce que vous faites entre vos repas.

PREMIÈRE FEMME.

Nous nous promenons, nous chassons, nous courons dans les bois.

BABA.

Y a-t-il des fraises dans vos bois ?

DEUXIÈME FEMME.

Non... pourquoi ça ?

BABA.

Ah ! bien alors vous ne chassiez donc jamais

Ah ! qu'il fait donc bon (l'air)

Cueillir la fraise, etc.

Non, nous n'avons jamais cueilli ça.

BABA.

Et vous êtes heureuses ici ?... Il ne vous manque rien ?

TOUTES LES FEMMES.

Absolument rien.

SCÈNE III.

LES MÈRES, LA FÉE NÉRÈS.

NÉRÈS.

Que vois-je ?

TOUTES LES FEMMES.

Nérès !

BABA ET ALADIN.

La reine.

NÉRÈS.

Des hommes ici, dans mes États, au milieu de mes sujettes. Téméraires, qui donc vous a conduits en ces lieux ? (A ses femmes.) Et vous, retirez-vous, ne souillez pas plus longtemps vos regards de ce spectacle abominable.

BABA.

Elle nous reçoit sans enthousiasme, la reine.

NÉRÈS.

Parler. Est-ce le hasard ou un mauvais génie qui a guidé vos pas jusqu'ici ! nul mortel avant vous n'avait profané le sol de mon royaume.

ALADIN.

Puissante fée, je suis ici par sa volonté, et je te cherchais.

BABA.

Nous te cherchions.

NÉRÈS.

Qui se-là donc ?

ALADIN.

Je suis Aladin.

BABA.

Moi Baba... Baba... me pas couloindre avec le gâleur de ce nom, Baba, ma naissance est obscure, je ne suis rien, mais je suis le fils de mes œuvres.

NÉRÈS.

Que veux-tu de moi, Aladin ?

ALADIN.

Air nouveau de M. DE GAOS.

J'ai mis tous mes vœux d'écouter
Dans l'amour sont d'unes princesses,
Mais j'appelle en vain sa tendresse
Car son âme, hélas ! l'espératrice ;
A deux genoux je te supplie,
O rends-moi l'amour de ma mie !
Rends-moi son cœur ou prends le mien.

NÉRÈS.

Et quelle est cette princesse.

ALADIN.

La princesse Badroulboudour.

NÉRÈS.

L'âme la plus tendre de toutes mes sujettes !... et qui demain doit avoir seize ans, qui demain doit m'appartenir !... Jamais ! Sois de ma présence, moncieux !

ALADIN.

Nérès !... Nérès... rends-moi son amour.

II

A la colère je me livre,
Que m'importe après tout de vivre
Si celle dont l'amour m'a couru
Ne doit être jamais mon bice.
A deux genoux, je te supplie,
O rends-moi l'amour de ma mie !
Rends-moi son cœur ou prends le mien !

NÉRÈS.

Jamais ! jamais, te dis-je ! Hétière-toi.

ALADIN.

Seras-tu inexorable, Nérès ? (Il se jette à ses pieds.) Je t'en supplie, je t'en conjure.

BABA, le relevant.

Assez de prières, Aladin, c'est à nous de commander.

NÉRÈS.

Tu prétendrais ?

BABA.

Comment donc ? Commandez, Aladin.

NÉRÈS.

Quoi ! tu oses dire ?

BABA, arrachant le talisman des mains d'Aladin.

Eh bien, oui, j'ose ; mais si nous sommes gentille avec les femmes il ne faut pas pour ça qu'elles en abusent. (Montrant sa lampe.) Sais-tu que nous avons un talisman, et que par sa vertu, si je le voulais, moi Baba, fils de mes œuvres, je pourrais me faire aimer de toi... et que quand tu m'aimerais il faudrait bien que tu m'obéisses... et que tu lui rendisses...

NÉRÈS.

Insolent ! (Lui en.) Mais tu ne perds la raison.

BABA.

Ah ! tu doutes. Eh bien, tiens, tiens, aime-moi et tout de suite. Je le veux, et follement encore. Couvre ma main de baisers passionnés. Passe-moi la main dans les cheveux et appelle-moi Mahomet. Tiens, mais ça m'a pas l'air de prendre. (Poussant le talisman.) Est-ce qu'il y a de l'eau dans la lampe.

NÉRÈS.

Apprends que ton talisman si puissant qu'il soit, ne saurait te faire aimer de moi. Les fées ne peuvent aimer que des génies supérieurs.

ALADIN.

Des génies supérieurs !... Oh ! prend à ton tour la lampe des maux

de suite.) Eh bien, s'il en est ainsi, si un génie seul peut régner sur ton cœur, à moi, Mesrouf !...

BABA.
A la boutique s'il vous plaît !...

SCÈNE IV.

LES NÈRES, LE GÉNIE.

LE GÉNIE.
Que me veux-tu Aladin ?

NÉRA.
Mesrouf !... le génie contre lequel j'ai toujours lutté... dont j'ai repoussé l'amour !...

ALADIN.
Cet amour, tu l'accepteras aujourd'hui, Néra.

Jamais !...

BABA, le salue en chuchotant.
Ah ! ah ! qu'en dis-tu ? Tu nous prenais pour des rieurs, pour des jongleurs, des marchands de crayons de Bagdad.

Ecoute, Mesrouf.

Maître !

ALADIN.
J'ai prié, supplié Néra de me rendre le cœur de Badroulboudour, elle a résisté à mes prières, à mes larmes... Je veux que soumise à la loi, à ta volonté, son cœur cesse de lui appartenir ! Je veux que subjuguée par ton pouvoir, elle tombe à tes pieds vaincue, je veux qu'elle t'aime ! et qu'elle m'obéisse alors, comme tu m'obéis toi-même.

BABA.
Naturellement la femme doit obéissance au mari, comme e encore dit Mahomet ! Allons-y... (il brise la lampe.)

NON ! jamais, jamais !

Je le veux.

NÉRA, cède à une volonté supérieure à la tienne. En vain tu essayeras de lutter. Toi qui m'as résisté jadis ! Néra ! soumets-toi aujourd'hui.

NON ! Non. (Le regardant comme dominé.) Ah !

BUG.

Air : Du Tricorneur (Troisième acte).

NÉRA.
Grâce, détourne tes courroux !...
Ce front sombre me glace !
De te demande grâce !
Une fée est à tes genoux !

Par pitié, n'accomplis pas ta menace !
Par pitié, du fatal Mesrouf
Ne m'impose pas l'amour !

ALADIN.
Rien ne peut résister à ta volonté suprême,
Je priais moi à l'heure, et je pleurnais moi-même.

Fière de tes empires,
Tu fus assidue à mes cris,
A mon tour de te dire :

Obéis ! obéis !

ENSEMBLE.

NÉRA.
Par pitié, du fatal Mesrouf
Ne m'impose pas l'amour.

ALADIN.
Du fatal et sombre Mesrouf
Je t'impose un amour.

NÉRA, dominée par Mesrouf.
Eh bien, oui, je suis soumise, dominée, vaincue, je t'appartiens, je t'aime, Mesrouf !

BABA.
Allons donc ! elle y est venue !

NÉRA.
Mais toi que j'aime, venge-moi de cet audacieux ! qu'il meure ou du moins arrache-le au talisman qui nous unit en son pouvoir !

ALADIN.
Et moi, je veux que tu commandes à cette fée de me rendre l'amour de ma bien-aimée.

Maître, je l'aime.

Je le veux.

Maître, elle m'aime à son tour.

Je le veux.

Nous le veux... Non, je le veux... Enfin, obéissez.

Obéissons, Néra, il le faut. (Néra se met et domine, remonte vers le fond.)

BABA.
A la bonne heure, et franchement elle n'est pas à plaindre la fée, être la femme d'un grand génie. (Pendant cette réplique de Baba, les femmes sur sa tête ont de Néra sont revenues. Les cygnes courent le lac, on d'un œil occupe le milieu.)

NÉRA, montrant ce cygne.
C'est dans le corps de celui-là qu'est renfermée cette partie de l'âme, cette faculté d'aimer que j'ai enlevée à Badroulboudour, Aladin, tu vas le recueillir... Adieu, pauvre cygne, adieu !... (Les cygnes qui s'élevaient ont ouvert leurs ailes. Des femmes en sont sorties, elles ont enlevé le cygne dont l'âme s'échappe. Une petite flamme voltige au-dessus de lui, et vient toucher Aladin qui le regarda dans l'âme de diamant que lui a donnée Néra.)

NÉRA.

Air : Mort d'Eurydice (OPÈRE AUX ENFERS)

Qu'il est à nos prières
L'écaille dans un monde meilleur,
Et sera heureuse sur la terre,
Adieu, ma sœur.

Viens, Baba ! (ils sortent.)

DIX-HUITIÈME TABLEAU

Une salle du palais d'Aladin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BABA, ALADIN.

Ah ! par Allah ! l'admirable palais !

Et c'est notre talisman, c'est notre chère lampe qui a créé cette merveille.

BABA.
Je suis encore tout ahuri de ce que je viens de voir ! quels superbes appartements, quels jardins magnifiques, et jusqu'à cette petite salle, ce qui n'est pas malpropre !... Allons, décidément on est mieux ici que dans la boutique du brave tailleur, ton père, qui me faisait travailler vingt-cinq heures par jour.

Bon, il n'y en a que vingt-quatre.

Oui, mais comme il me faisait lever tous les matins une heure avant le jour, ça fait juste vingt-cinq.

As-tu fait savoir à S. M. le schah, que j'étais prêt à le recevoir ?

Oui, je lui ai écrit... j'ai envoyé un poulet au schah !

Et il a promis de venir ?

BABA.
Orné de toute sa cour... A propos, il nous en faut aussi, à nous, des courtisans, mais pas comme ceux du schah !... Ah ! Dieu !... je les trouve trop audacieux... tout ce que dit le schah est admirable pour eux, et quand il éternue, ils répondent tous : Je le jure !

ALADIN.
Nous aurons ce que tu voudras, Baba, je n'ai rien à te refuser... Je suis le plus heureux des hommes... Je vais revoir ma bien-aimée. Et c'est à toi, chère petite lampe, que je dois ces richesses, et que je devrai bientôt le bonheur, aussi, car c'est à toi la place d'honneur... (il place la lampe sur une table.) Quel est ce bruit ?

C'est le schah, suivi du grand kâiol, son ministre; du petit idiot le fils du dit, et de tous les idiots de la cour des rustils.

BABA.

ALADIN.

Et Badroulhoumour?

BABA.

Je ne le vois pas.

SCÈNE II.

LES MÎRES, LE SCHAH, BOU-SCHAIBA, SCHAIBA-BOU, COURTISANS.

(Ils entrent tous de dos à la queue l'un des, par le côté droit, en examinant la pièce sans faire attention à Aladin et à Baba qui se couchent en s'entretenant, et en tournant le dos aux spectateurs. Ils passent en revue les trois côtés de la scène et s'arrêtent en détail chaque partie de la décoration.)

CŒUR.

Air : Ah ! le bel oiseau.

Ah ! le beau palais, vraiment !

La perle fine

Y demeur.

Ah ! le beau palais, vraiment !

C'est un logement

Charmant.

LE SCHAH.

Qu'est-ce auprès de sa splendeur,

Que mon porphyre et ma laque ?

BABA.

Il regarde avec stupor,

Quels regards notre schah braque !

REPRISE.

Ah ! le beau palais, vraiment, etc.

LE SCHAH.

Cette salle est vraiment splendide...

TOUS, s'effaçant.

Splendide !

LE SCHAH.

Ces diamants sont de la plus belle eau.

TOUS, de même.

De la plus belle eau.

LE SCHAH.

Voici de magnifiques colonnes.

TOUS.

De magnifi ..

LE SCHAH.

Assez, vous me fatiguez, à la fin ! Le premier qui répètera mes paroles sera pendu.

TOUS.

Sera pen...

LE SCHAH.

Hein !... (Prolong silence.)

BABA.

Ils ne disent plus rien... (S'entretenant.) Seigneur !...

LE SCHAH, d'un ton de poète.

Qui demandez-vous ?

BABA.

L'ordon si vous pl... (Se reprenant.) Bon, il m'embrouille avec son... qui demandez-vous de concevoir... parlez... je ne me croyais pas auprès du schah, mais auprès de la porte.

LE SCHAH.

Tu dis ?

BABA.

De la Sublime Porte.

ALADIN.

Seigneur, ne me reconnaissez-vous pas ?

SCHAIBA-BOU.

Papa, c'est le petit Aladin, mon odieux rival.

BOU-SCHAIBA.

Ça l'est... ehnt !

LE SCHAH.

Attendez donc, attendez donc, vous êtes.

ALADIN.

Votre hôte Aladin.

LE SCHAH.

Aladin, l'heureux possesseur de cette merveille. (Aladin d'instinct.) De ce palais, digne de notre admiration... (Regardant autour de lui.) Eh bien !... digne de notre admiration... ça ne va donc plus ?

BOU-SCHAIBA.

Seigneur, vous avez arrêté qu'ils seraient pendus s'ils répétaient vos sacrées paroles.

LE SCHAH.

Je lève l'arrêté.

TOUS, avec force.

Admiration.

LE SCHAH.

Très-bien ! en me manquant... (A Bou-Schaïba.) Ministre, avez-vous jamais rien vu de comparable à cet incomparable palais ?

BOU-SCHAIBA.

Jamais... tout est superbe.

SCHAIBA-BOU.

Sauf le pare... je préfère le mien.

BABA.

Le sien... Le pare aux Indes, alors.

LE SCHAH.

Vous disiez donc, jeunes étrangers ?

BABA.

Nous disions, mon bon Schah, que nous sommes vraiment désolés de n'avoir pas été présents de votre arrivée, nous serions allés vous présenter sur un plat d'or les clefs d'argent de ce palais, à la grille du fer du par.

LE SCHAH.

Pas de cérémonies... vous m'envoyez seulement le plat d'or.

ALADIN.

Seigneur, est-il bien vrai que le mariage de la princesse Badroulhoumour ait été rompu ?...

LE SCHAH.

Rompu pour la cinquième fois... cela est vrai.

ALADIN.

Eh bien, seigneur, si vous consentez à m'accorder la main de la princesse, ce n'est pas seulement ce palais que je lui offrirais, c'est le bonheur, c'est la vie, c'est une âme enfin que j'ai maintenant le pouvoir de lui donner.

SCHAIBA-BOU.

Qu'est-ce qu'il dit donc, papa ?

BOU-SCHAIBA.

Rechut !... mon fils.

LE SCHAH.

Ce que je viens d'entendre, est-il bien possible ?...

SCHAIBA-BOU, bas.

Papa !... Et mon mariage qui devait se renouer ces jours-ci ?

BOU-SCHAIBA.

Il se renouera... le talisman que ce foube m'a dérobé est ici... le voilà... c'est cette lampe ; je pourrai m'en emparer.

LE SCHAH, à Aladin.

Venez, jeune homme ; courons auprès de ma fille que j'ai laissée dans votre potager.

SCHAIBA-BOU.

Papa, rattrapez-la tout de suite la lampe.

BOU-SCHAIBA.

Impossible !... celui qui touche à ce talisman dans le but de le soustraire, est puni de mort ! mais une âme me vient, viens, viens...

LE SCHAH.

Allons, partons, mes amis, et continuons à admirer en chœur.

REPRISE DU CŒUR.

Ah ! le beau palais, vraiment, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

BABA, puis GRUDINDOIE.

BABA.

Allez admirer, mes enfants, moi, je vais faire mes petites affaires. (Prenant la lampe qu'il se met à brouter.) A moi la Grudindie ! donc : Grudindie pour un, serrez vite ! (Grudindie parlant.)

GRUDINDOIE.

Tiens ! Comment donc se fait-il que je sois ici ? Je me croyais en train de manger des confitures... Je veux qu'on me rende mes confitures, na.

BABA.

Qu'elle est belle !... (A part.) Mais qu'elle est bête. (Haut.) Chère princesse, ne pourrais-je vous en tenir lieu... de confitures ?

GRUDINDOIE.

Vous... (Elle rit brutalement.)

BABA.

Est-ce qu'on m'a mis du blanc dans les dents.

GRUDINDOIE.

Et comment ça ?

SARA, avec précipitation.

Par d'autres douceurs que je vous dirais, (à part.) Si elle avait de l'esprit, comme elle trouverait ça joli.

GRINDOISE.

En fait de douceurs, je n'aime que ce qui se mange, moi.

SARA, à part.

Elle est sur sa bouche... mais elle est si jolie... Princesse, voulez-vous me permettre de vous embrasser ?

GRINDOISE.

Je veux bien.

SARA, l'embrassant.

Merci. Ah ! je suis bien heureux de vous revoir. Et vous, avez-vous pensé à moi depuis mon départ ?

GRINDOISE.

A vous ?

SARA.

Mon image a-t-elle chaviré tes rêves, oh ! ma grise... oh ! ma dinde... oh ! mon oie !

GRINDOISE.

Nan, pas du tout.

SARA.

Cette franchise me plaît ! Voulez-vous me permettre de te remercier ?

GRINDOISE.

Je veux bien... (il l'embrasse.)

SARA.

Enfin, êtes-vous contente de mon retour ? M'aimez-vous, chère dinde ?

GRINDOISE.

Je vous aime comme tout le monde...

SARA.

Comment, comme tout le monde ! comme tout le monde, et voilà une heure que je l'embrasse. Est-ce que vous vous laissez embrasser comme ça par tout le monde ?

GRINDOISE.

Oh ! non, tout le monde ne me le demande pas.

SARA, avec force.

Mais Grindoise que vous êtes !... Allons, allons, allons... j'enrais dû vous rapporter de mes voyages quelque chose de plus nécessaire que des bijoux, et dont vous manquiez tellement, ma chère.

GRINDOISE.

Et qu'est-ce que c'est qui me manque ?

SARA.

Ce que c'est ? Ce que nous appelons, en bon turc : de la jougote.

GRINDOISE.

De la jougote !

SARA.

Oui, de l'esprit, ma bonne !

GRINDOISE.

De l'esprit ! ah ! bien, vous êtes comme les autres, vous, mais j'en ai de l'esprit... j'en ai même beaucoup.

SARA.

Ah ! bah !

GRINDOISE.

NORDA U.

Air : Ronde de croque-mitaine.

Vous prétendez que je suis bête...

J'en suis plus que vous ne croyez...

Je sais qu'on se penche avec la tête,

Je me qu'on marche avec les pieds,

Je sais que c'est l'eau qui vous mouille,

Qu'on se voit d'en haut sous le ciel,

Et que l'exemple de Grindoise

N'est pas un exemple à prêter ;

Ce que j'observe, je le fais ;

C'est moi qui j'ai écrit

Que pendant l'hiver on grelotte

Et qu'on a bien plus chaud l'été.

Presque toujours la nuit augmente

Le besoin de se rafraîchir,

Et lorsque la faim nous tourmente,

Alors, manger est un plaisir ;

Quand un homme rit, je déclare

Qu'il est satisfait ou bête,

Et lorsque pleure, il est bien rare

Qu'il n'ait pas un peu de chagrin.

Quelques fois mon père m'a dit :

À parler moins que je ne fais,

Tout va plus parier, je profite

De moment même où je me tais.

Si tout cela n'est que bêtise,
Si c'est à bon droit qu'on se rit,
Je dirais que l'on me dit
Ce que pensent les gens d'esprit.

SARA.

Je ne vous l'expliquerai pas... j'aime mieux... Une bête... Men ami Aladin est au comble de ses vœux, il faut lui demander la permission d'ignorer la lampe pour que j'aie conquis ce qui manque à mon amour, comme il oserait... non conquis ce qui manque à la sienne. C'est ça... allons trouver Aladin.

GRINDOISE.

Vous me quittez déjà ?

SARA.

Déjà... tiens, déjà est gentil... bonne petite Grindoise ! va... Ah ! si elle en avait seulement le quart de ce que j'en ai...

GRINDOISE.

Mais de quel ?

SARA.

Soyez tranquille, mes princesses, vous en aurez, vous dis-je, pas autant que moi peut-être, mais vous en aurez beaucoup. Au revoir, princesse, au revoir. (Il sort en lui emportant des larmes.)

SCÈNE IV.

GRINDOISE, seule.

Avec ça qu'elle est de l'esprit... je ne comprends jamais ce qu'elle dit et quand c'est qu'elle fait, ça n'est pas déjà si spirituel... par exemple, aller placer une vieille lampe sur un magnifique piédestal, au milieu d'une superbe galerie... c'est ça que je n'aurais pas fait, moi... c'est ça qui est vraiment bête !

UNE VOIX, dans la coulisse.

Des lampes, qu'est-ce qui veut des lampes.

GRINDOISE.

Tiens, un marchand qui passe, (elle regarde par la fenêtre.) Ah ! en voilà des belles lampes, par exemple !... mais elles doivent être vraiment chères...

LA VOIX.

Qu'est-ce qui veut échanger des vieilles lampes contre des nouvelles ?

GRINDOISE.

Échanger !... Ah ! que c'est bon marché... voilà une occasion... l'att ! pat !... Oui, moi, par ici... montez, montez... Eh bien, nous allons voir si je suis bête.

SCÈNE V.

GRINDOISE, BOU-SCHAIBA déguisé en marchand et portant des lampes de toutes sortes.

BOU-SCHAIBA.

C'est vous qui m'avez appelé, ma belle petite mignonne ?

GRINDOISE.

Oui, c'est moi. Est-ce que c'est pour de bon, monsieur le marchand, ce que vous criez là tout à l'heure, que vous donnez des lampes neuves pour des vieilles.

BOU-SCHAIBA.

Oui, ma petite princesse.

GRINDOISE.

Et vous gagnez votre vie à ça ? commercez là ?

BOU-SCHAIBA.

Sans doute.

GRINDOISE.

Et comment ?

BOU-SCHAIBA.

Je vais vous l'expliquer et vous avez trop d'esprit pour ne pas me comprendre.

GRINDOISE.

Trop d'esprit ! à la bonne heure ; voilà un honnête homme.

BOU-SCHAIBA.

Voici mon système... Il est tout simple. J'ai remarqué depuis longtemps le goût dépravé des habitants de ce royaume pour les antiquités. On fait de ces magnifiques objets que je fabrique et on se passionne pour tous les vieux bidules. Alors je donne des lampes neuves pour des vieilles. Je garde ces vieilles lampes en moyenne de trois ou quatre cents ans, et je les vends alors à des prix fabuleux... Voilà !

GRINDOISE.

Oh ! mais, c'est très-impudent... je comprends, très-bien... et on dit que je suis bête...

On a tort,
 Comme c'est simple, pourtant le commerce!...
 Eh bien, ma petite demoiselle, faisons-nous une affaire ensemble?

Où, certainement... Tenez, il y a là une vilaine lampe toute sale... vous en avez une tout à fait pareille, mais bien plus neuve... voulez-vous me l'échanger contre celle-ci ? (Ils montrent une des lampes qu'a apportées Bou-Schaïba.)

Très-volontiers... (Il avance vivement la main vers la lampe qui est sur le piedestal.)

Ah! mais, dites donc, je suis malgène, je veux faire une très-bonne affaire... Vous donnez les mèches avec?

Les mèches avec... Tenez...
 Tuez! ça y est... (Ils plaçaient la nouvelle lampe à la place de la vieille.) Il est refait, le marchand.

Je le tiens.

Air : Les Bavards.
 Je ne suis pas bête,
 N'en croyez rien;
 Ce coup de ma tête
 Le prouve bien.

Ah! la bonne affaire!
 Dieu merci, ce trait-là suffit
 Pour que l'on vole
 Si la princesse Gréundoise
 A de l'esprit!

Ah! la bonne affaire!
 Je ne suis pas bête,
 C'est bien certain,
 Ce coup de ma tête
 Le prouve bien.

Ah! la bonne affaire!
 Vite, mettons son pouvoir en œuvre. (Prend la lampe.) Je veux que ce géant parolonnier s'abaisse à jamais de mon sein.

Tiens, vous êtes encore là ?
 Oh! le miracle va s'opérer, comment va-t-il se séparer de moi ?

Qu'est-ce qu'il a donc ?
 Je le sens qui s'agite... Par où va-t-il sortir ? Éloignez-vous, jeune fille...

Pourquoi donc ?
 Ah!... (Le pal lui sort par la tête.) Ça va... ça va... s'en va. Essayons la lampe... (Il allume à plusieurs reprises.) Ça va tout à fait bien... Et quant à cette lampe, je veux qu'elle accomplisse au rebours, tous les vœux que l'on formera en la frottant : Qui vient là... c'est Baba...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BABÀ.

Aladin consent, et le schah me donne la main de Gréundoise, si je retrouve son esprit.

Non esprit... comment ça ?
 Avec ceci, et sans le voyage que j'avais en la nuit de vouloir entreprendre.

Qu'est-ce qu'il dit ?
 Comment, avec cela ?

Où, un talisman, grâce auquel je pourrais accomplir les miracles les plus surprenants.

Essayez... nous allons rire.

Des miracles ?...
 Les plus grands... Je veux vous donner de l'esprit.

A moi ?...
 Plus fort que ça... je pourrais vous rendre encore plus bête que vous n'êtes... Tenez je vais commencer par là... (Il frotte la lampe qu'il a été prendre sur le schah.) Je veux que vous soyez tout à fait bête.

Ah! mon Dieu, qu'éprouve-tu donc ?
 Ça fait peut-être trop de bêtises pour une seule tête. Vous avez le migraine ?

Mais au contraire, la lampe obéit au rebours, il l'a rendue spirituelle.

C'est étrange !
 Air : La femme dont le cœur rêve (Ouvria).
 C'est un vin qui s'abaisse
 A mes yeux sereins,
 C'est l'obscurité qui cesse
 Devant mes esprits.
 Les hommes me font connaître
 Les défauts qu'ils ont,
 Je vois ce qu'ils pourraient être
 Je vois ce qu'ils sont.
 Hélas! hélas!... pauvre Baba.
 Combien vous perdez à cela.

Voici qu'à mes yeux tout change
 Ce qui me plaisait,
 Par un phénomène étrange,
 Déjà me déplaît.
 J'avais une joie extrême,
 A vous regarder,
 J'avais du bonheur même
 A vous écouter.
 Hélas! hélas! pauvre Baba.
 Combien vous perdez à cela.

Tiens, je ne sais plus du tout où j'en suis. Allons consulter Aladin. (Il sort.)

Où, où, allons retrouver mon père et ma mère. (Ils sortent.)

SCÈNE VII.

BOU-SCHAÏBA, seul.

Partez... et maintenant achevons ma vengeance... Je veux que ce palais soit détruit de fond en comble. (Il frotte la lampe.)

DIX-NEUVIÈME TABLEAU.

Les ruines de palais d'Aladin.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOU-SCHAÏBA, seul.

J'aperçois le jeune Aladin, qui erre en milieu de ces ruines... C'est le moment de ma vengeance... qui approche... Je veux pour en paix de la confusion de mon ennemi.

SCÈNE II.

BOU-SCHAÏBA, ALADIN.

Bou-Schaïba !
 Moi-même, mon jeune ennemi, et je vous annonce que le schah va conduire en ces lieux la princesse Balthouboudour pour lui faire admirer votre magnifique palais et les innombrables richesses qu'il renferme. Eh! eh! eh!

La princesse va se rendre en ces lieux, avez-vous dit ?
 Et je le réitère... elle y sera bientôt accompagnée de mon rejeton, son futur mari.

ALADIN.

Qu'elle vienne donc, et si pauvre, si misérable que je sois, moi que vous avez traitreusement dépouillé de mon trésor. Je trouverai encore le moyen de me venger de vous et de mon odieux rival.

BOU-SCHALBA.

Ah! ah! ehl! je demande à voir cela. Le schah!... et sa suite... allez, j'en ai assez... venez-vous fermée... je m'apprête à bien rire... tenez, je m'en tienne les côtes d'avance.

SCÈNE III.

Les MÈRES, LE SCHAH, BADROULBOUDOUR, SCHAHRA-BOU, SOTTE.

LE SCHAH.

Par ici, ma fille, par ici, voilà où se trouve... où se trouvent... (il regarde autour de lui.)

BOU-SCHALBA.

Vail...

LE SCHAH.

Comment : vad le palais?

BOU-SCHALBA.

Vous dites : où se trouvent... et j'ajoute... vad le palais, qui n'est plus que décombrés... des amoncelles au grenier.

LE SCHAH.

Se peut-il?

BOU-SCHALBA.

C'est bien moins beau qu'avant.

BADROULBOUDOUR.

Comment! cette merveille que tout le monde admirait...

ALADIN.

Cette merveille dont je voulais vous faire hommage, avec toutes les richesses qu'elle renfermait, cette merveille n'existe plus; mais il est un don mille fois plus précieux, que le poutre Aladin, peut encore, dans sa détresse, offrir à celle qu'il cessera d'aimer bientôt, puisque bientôt il aura cessé de vivre.

BADROULBOUDOUR.

Quoi! vous voulez mourir!

BOU-SCHALBA, émue.

L'intention est louable, ne l'an détonnons pas.

LE SCHAH, très-ému.

Pauvre jeune homme. (Cherchant de lui.) Mais de quel cadeau parle-t-il?

ALADIN, sortant l'un de ses poches.

Dans cette urne de diamants se trouve une partie de votre âme.

BADROULBOUDOUR.

De mon âme?...

ALADIN.

C'est la fibre la plus tendre de votre cœur, c'est la plus pure de votre âme, c'est la faculté d'aimer que je vous rends. Dès que ce vase précieux... aura touché votre main, le feu sacré, le feu divin se répandra dans vos veines, et vous transformera tout entière. (Il s'agenouille et lui tend l'urne.) C'est par l'amour seul que vous devez connaître le bonheur... et je vous veux heureuse, vous que j'ai tant aimée.

Air : Si j'étais roi.

Adieu, vous que j'ai tant aimée,
Laissez-moi seul dans ma douleur,
Mon âme à l'espoir est fermée;
Mais je vous légué le bonheur,
Mon cœur mourant vous rend le vôtre,
Donnez ce cœur à qui vous plaît.
Car même par l'amour d'un autre,
Vous voir heureux est mon dernier souhait.

LE SCHAH.

Ce jeune homme m'étonne.

BADROULBOUDOUR, qui a peu l'air en tremblant.

Heureuse par l'amour!... (elle porte la main à son cœur.) Oui, oui... je sens en moi comme une vie nouvelle, mon cœur bat avec plus de force, tout ce qui m'entoure se pare de couleurs plus vives, c'est mon âme qui se développe, c'est mon cœur qui s'anime... attendre, il me semble qu'il parle.

SCHAHRA-BOU.

Pour moi, papa?...

TOUS.

Il parle?...

BADROULBOUDOUR.

Oui, c'est un nom qu'il murmure.

SCHAHRA-BOU.

Le mien, papa?

ALADIN, riant.

Et ce nom?...

TOUS.

Ce nom?

SCÈNE IV.

Les MÈRES, GRUDINDOIE, BABA.

GRUDINDOIE, entrant avec Baba.

Attendez... tante bête que je suis, je comprends l'amour, et je vais vous dire ça...

BABA.

Elle va vous dire ça?...

Air : Si j'étais roi.

Ce nom que l'amour dans son âme,
En lettres d'or veut de tracer,
Ce nom, maintenant qu'elle est femme,
Elle hésite à le prononcer.
Aladin, ce nom est le vôtre,
Il vole à vous ce cœur qui bat,
Pourez-il en aimer un autre;
Vous faire heureux est son premier souhait.

NÉRA, entrant sur les derniers mots.

L'amour est plus puissant que tous les talismans, Aladin, je le rends la richesse et le bonheur. (Aladin se jette aux genoux de Badroulboudour. — Changement.)

VINGTIÈME TABLEAU

Le palais de la sœur Néra.

76333

FIN.

1101

